

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# REVUE CANADIENNE



# REVUE CANADIENNE

---

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,  
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

---

TOME HUITIÈME

---

*In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*

ST. AUGUSTIN.

---

MONTREAL  
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL  
N<sup>os</sup> 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent.

---

1871



## LE COMMERCE DE BOIS DE L'OUTAOUAIS. <sup>1</sup>

Jusqu'en 1806, Wright n'avait fait que des dépenses considérables d'exploitation, sans les couvrir par des bénéfices équivalents. Il avait commencé son œuvre difficile de fondation avec le joli capital de \$30,000 et déjà il en avait déboursé les deux tiers. Les frais seuls de voyage à Montréal absorbaient le prix de la farine qu'il y transportait sur des chemins extrêmement rudes. Il lui fallait donc s'ingénier pour faire bénéficier le capital qu'il dépensait depuis six années et d'exploiter, outre son domaine, quelque article productif d'exportation.

Il se trouvait dans un milieu extrêmement favorable pour tenter une industrie d'un nouveau genre, l'exploitation forestière.

Ce commerce du bois, qui a véritablement métamorphosé les

<sup>1</sup> Les pages suivantes sont détachées d'une brochure assez considérable, qui est actuellement sous presse.

L'auteur n'a pas eu la prétention de faire une étude complète sur une question fort importante, qui ne pouvait être longuement traitée dans le cadre qu'il s'était tracé. Il a semé plusieurs données générales dans cette partie de son travail, dans le but de faire ressortir l'œuvre industrielle dont son héros s'était constitué le pionnier, en inaugurant l'immense commerce de bois qui se fait aujourd'hui dans la vallée de l'Outaouais.

M. Philemon Wright, objet de la biographie qui va paraître prochainement chez Duvernay et frère, est un émigrant du Massachusetts, qui, en 1800, alla fonder Hull, en plein désert, avec un capital relativement élevé. Aidé de nombreux travailleurs, il fit des défrichements considérables, cultiva en véritable agronome, importa d'Angleterre à grands frais des reproducteurs des races de bétail les plus célèbres, sut tirer de son exploitation agricole des profits énormes et commença en 1806 à exploiter le commerce de bois. Il construisit les premiers moulins sur l'Outaouais, la première glissoire, créa une véritable colonie dans le township de Hull, devint colonel de milice, membre du parlement, et s'éteignit le 2 juin 1839, après avoir su acquérir une grande fortune et avoir fait bénéficier le pays de son rare esprit d'initiative et de progrès. (*Note de la rédaction*).

vastes solitudes de l'Outaouais, était alors dans son enfance. Car, on a su en tirer bien peu de profit sous la domination française. On voit cependant qu'en 1667, Talon voulant activer le commerce de la colonie, faisait couper des bois de différentes espèces pour en faire l'essai et il expédiait à La Rochelle des mâtures, qu'il espérait voir employées dans les chantiers de la marine royale. En 1735, l'intendant, M. Hocquart, fit charger à bord d'un vaisseau du roi 5000 planches et 260 bordages de pin et d'épinette, pour les chantiers de la marine royale, à Rochefort.

Le commerce de bois n'eut guère plus de développement depuis la conquête jusqu'au commencement du siècle. Durant plusieurs années, les trains de bois qui flottaient sur le St. Laurent à destination de Québec provenaient des forêts de l'Etat du Vermont. Du Lac Champlain, où les radeaux étaient réunis, ils débouchaient dans la rivière Richelieu, puis suivaient le grand fleuve. Arrivés près de Québec, on les amarrait au rivage et ils s'étendaient quelquefois sur un parcours de cinq milles.

Là les bois étaient achetés, mesurés ou acceptés, puis chargés à bord des vaisseaux qui partaient pour l'Angleterre. La descente de ces trains de bois sur le fleuve présentait un curieux spectacle : on y remarquait plusieurs abris ou cabanes faits avec des planches, où logaient les vigoureux rameurs, dont le nombre s'élevait souvent de cent à cent-cinquante. Ces travailleurs, composés principalement d'américains du Vermont, demeuraient sur la *cage* tant que le bois n'était pas vendu, puis ils transportaient leurs grossières cabanes sur le rivage, n'abandonnant leur taudis que pour retourner dans leurs foyers, à la fin de la saison.

Dans les premières années du siècle, le Haut-Canada, dont la population et la colonisation se développaient rapidement, exportait déjà beaucoup de grain, porc et potasse à Montréal ou Québec. Ses habitants commencèrent également à dépeupler leurs énormes forêts pour exploiter le commerce du bois. Aussi, du 27 avril au 28 novembre 1807, il passa sur le St. Laurent, de Châteauguay à Montréal, 340 trains de bois, comprenant 277,010 pieds de chène, 4,300 pieds de douves, 72,440 pieds de planches et madriers et 985 pieds de bois pour les mâtures, à part 6,300 cordes de bois de feu. De plus, trente neuf barges transportèrent 19,893 barils de farine, 1460 minots de blé, 127 barils de potasse, 48 de porc, des pelleteries, etc.

Wright commença son exploitation forestière dans des conditions fort avantageuses. Les désastreuses conséquences de la révolution française se faisaient alors profondément sentir en Europe. Non seulement le nouvel état de choses avait contribué à désorganiser

la France et à ébranler le vieux monde, mais une révolution semblable s'était opérée dans le commerce. Les ports de la Baltique étaient fermés à la marine de l'Angleterre et la plus grande puissance navale du monde éprouvait le besoin de s'ouvrir de nouveaux marchés pour s'approvisionner de bois et de chanvre.

Wright dans ses fréquents voyages de Montréal à Québec, dut connaître la demande croissante du bois et du chanvre et il crut faire une excellente spéculation en s'adonnant à cette double exploitation dont la première a donné, par la suite, une si puissante impulsion au développement du pays, et a marqué l'ère de notre progrès commercial.

On a vu ses efforts pour cultiver le chanvre, mais il réussit incontestablement mieux dans l'important commerce de bois dont il se constituait l'intrépide pionnier sur l'Outaouais.

Les difficultés de transport étaient cependant considérables, mais elles ne rebutèrent pas Wright. Il fit abattre, durant l'hiver, du bois en grande quantité, et mettre en radeau pour l'expédier à Québec. La navigation était surtout difficile à cause des nombreux rapides qui accidentent l'Outaouais. Wright alla les examiner et ne se laissa pas effrayer par les sombres présages des cultivateurs. A les entendre, jamais il ne pourrait se rendre à destination, en passant au nord de l'île de Montréal, cela ne s'étant jamais vu. Il répondit qu'il n'ajouterait foi à toutes ces paroles, qu'après en avoir fait l'essai. Avec une détermination aussi inébranlable, il semble qu'il ne pouvait manquer de réussir. L'avenir est aux hommes de cette trempe.

Le 11 juin 1806, fut un grand événement pour les habitants de Hull. On y remarquait une excitation peu ordinaire, tandis que tout était immobilité sur la rive opposée où devait surgir plus tard la capitale alors enfouie sous des massifs de verdure.

Le premier train de bois qui ait jamais flotté sur l'Outaouais déboucha de la Gatineau pour entrer dans la Grande-Rivière. Son apparition donna lieu à ce mouvement inusité parmi les paisibles villageois, qui n'ignoraient pas l'entreprise aventureuse que l'on allait tenter. Les radeaux de bois descendirent de Hull, passèrent les rapides tourbillonnants du Long Sault, et arrivèrent à l'île de Montréal. Ce ne fut pas sans encombre et sans de fortes dépenses. Comme les hommes, au service de Wright, ne savaient comment naviguer à travers les rapides ; il ne fallut pas moins de trente-cinq jours pour les descendre. Souvent les radeaux s'échouaient et il fallait une longue manœuvre pour les remettre à flot, mais l'expérience apprit aux voyageurs à connaître le chenal et plus d'une fois ensuite les radeaux opérèrent la descente en vingt-quatre heures.



On comprend mieux les difficultés d'un pareil voyage, lorsqu'on sait combien le mode de construire ces trains de bois était alors imparfait. On était bien loin d'avoir l'appareil actuel des ancras, qui est aussi compliqué que dans un vaisseau marchand de plusieurs cents tonnes. On n'avait que des ancras en bois et des attaches faites au moyen d'osier ou de bouleau. Ces ancras étaient de chêne et avaient la forme de crocs en fer ; de gros câbles passaient à travers les différentes fourches qui enserraient une roche d'une pesanteur considérable. On enroulait autour des crocs d'autres câbles afin de pouvoir mieux soutenir le poids énorme de la roche. Il appert cependant que ces ancras répondaient fort bien à leur objet.

Il n'y avait alors aucun vaisseau pour remorquer ces énormes pièces flottantes, car le premier vapeur qui sillonna l'Outaouais fut l'*Union of Ottawa*, en 1819, et il n'y avait en 1829 que deux vapeurs voyageant de Hull à Grenville, c'est-à-dire, sur un parcours de soixante milles. Les vents, le courant et les bras nerveux des infatigables rameurs pouvaient seuls les faire avancer. Cela explique leur lenteur et le fait que de longs mois s'écoulaient avant d'atteindre le port de Québec, tandis qu'il n'est pas rare aujourd'hui de voir des radeaux laisser le Lac Témiscaming à la fin d'avril, franchir une distance de 600 milles et arriver à destination au commencement de juillet.

Ce fut donc après bien des fatigues et des dépenses que Wright atteignit Québec en 1807, montrant avec orgueil le premier bois que le township de Hull ait jamais envoyé à la vieille capitale. Suivant Bouchette, il avait exporté, l'année précédente, du bois à Montréal.

Wright écrivait en 1823 que cette année, plus de trois cents carraisons de bois ordinaires s'étaient rendues à Québec par la route qu'il avait suivie et pas une seule à Montréal. Seize ans auparavant, ajoute-t-il, pas un seul radeau de bois ne descendait de la Grande Rivière, et celui qui vivra encore dix-sept ou dix-huit ans en verra quatre fois la quantité, non seulement de bois, mais de potasse, de farine, de bœuf, de porc et d'une foule d'autres articles qui seront expédiés à Québec.

S'il est une prédiction qui se soit réalisée, c'est bien celle-là. Car, dès 1817 le commerce du bois était un fait régulièrement accompli et donnait de l'emploi à des centaines de travailleurs. Son existence officielle fut reconnue en 1823 sous l'administration de Lord Dalhousie et le premier droit sur le bois fut imposé à la demande de M. Alexander McDonnell, qui, depuis 1817, s'occupait activement de ce commerce. On n'a pas de rapport officiel de son revenu avant 1826, mais le droit sur le bois de l'Outaouais produisit

alors \$10,212, montant équivalent aux recettes totales de la province, trente ans auparavant. Et vers l'époque annoncée par Wright, en 1842, il avait pris assez de développement pour donner à la province unie un revenu de \$137,588. <sup>1</sup>

Ce mouvement ascendant avait été surtout communiqué par le droit jusque là protecteur du bois colonial en Angleterre, joint à l'établissement, en 1835, de remorqueurs sur le St. Laurent et à la construction de glissoires et autres améliorations sur l'Outaouais. Mais le fisc anglais, sujet à beaucoup de fluctuations et de remaniements, protégea, durant les années suivantes, le bois provenant principalement de la Baltique, au détriment du nôtre, et nos exportations en Angleterre, bien que considérables, ne le furent pas proportionnellement autant que celles de l'étranger.

Nous n'avions pas à cette époque nos marchés d'aujourd'hui où notre bois est de plus en plus en demande. Nous en écoulions comparativement peu chez nos voisins, dont les Etats de l'Est, aujourd'hui presque complètement déboisés, n'en font pas moins des bénéfices considérables en expédiant nos bois à Cuba, dans les diverses parties de l'Amérique du Sud et ailleurs, où ils atteignent des prix étonnants. C'est là la véritable destination de la plus grande partie du bois que les importateurs américains achètent surtout sur l'Outaouais et, on peut le constater en voyant les millions de pieds de bois, qui partent annuellement de New-York, Boston, Portland et autres villes américaines pour Cuba, les Indes Occidentales <sup>2</sup>, le Brésil, la République Argentine, la République Cisal-

<sup>1</sup> Les statistiques suivantes sur le revenu provenant du commerce de bois sur l'Outaouais ne vont qu'à 1861 ; mais le mouvement progressif que l'on y remarque n'a pas cessé d'augmenter dans une proportion considérable.

1826 .....	\$10,612	1844 .....	95,392
1827 .....	13,226	1845 .....	137,505
1828 .....	19,792	1846 .....	146,908
1829 .....	18,594	1847 .....	132,889
1830 .....	33,530	1848 .....	93,763
1831 .....	40,090	1849 .....	92,117
1832 .....	24,414	1850 .....	91,221
1833 .....	26,553	1851 .....	110,998
1834 .....	28,290	1852 .....	143,351
1835 .....	54,067	1853 .....	148,090
1836 .....	57,209	1854 .....	184,718
1837 .....	53,260	1855 .....	150,368
1838 .....	57,793	1856 .....	167,313
1839 .....	62,528	1857 .....	197,514
1840 .....	79,606	1858 .....	156,800
1841 .....	80,702	1859 .....	182,850
1842 .....	137,588	1860 .....	203,540
1843 .....	86,382	1861 .....	219,533

<sup>2</sup> MM. Peters & Cie., de Québec, ont expédié en 1870 la charpente de beaucoup de maisons en bois ainsi que d'une grande église aux Indes Occidentales.

pine, l'Australie, Haïti, le Pérou et l'Afrique. Aussi, il est regrettable que nos capitalistes n'aient pas exploité depuis plus longtemps et dans une plus grande mesure cette véritable mine de richesse. Car, qui pourrait nous empêcher d'avoir la part du lion dans ce commerce important ?

Les Etats de l'Ouest, surtout le Michigan, le Wisconsin et le Minnesota produisent sans doute des quantités énormes de pin et on calcule que les forêts pinifères des deux derniers états ont produit en 1869, 812,400,000 pieds de bois scié et de billots. Mais il est certain que cette production ne suffit qu'à la demande de plus en plus considérable des Etats de l'Ouest et on assure que les boisés du Michigan seront ruinés avant quinze ans, quand bien même on n'augmenterait pas l'exploitation actuelle. Dans le cas problématique où l'on pourrait en écouler dans les Etats de l'Est, les frais de transport seraient toujours en notre faveur.

Il est certain, cependant, que nos marchands de bois commencent à mieux comprendre les avantages d'exporter directement notre bois aux pays en question, au lieu de laisser à nos voisins le rôle lucratif d'entremetteur. Ainsi, en 1865, il n'y avait qu'un seul vaisseau chargé de bois pour l'Amérique du Sud, en 1868, il y en avait treize et en 1869, 52 vaisseaux, dont 41 partis de Montréal et trois des Trois Rivières, y ont exporté près de dix neuf millions de pieds de bois. En 1870, le nombre des vaisseaux s'est élevé à 71, de 37,297 tonnes, tandis que le tonnage pour l'année précédente a été de 24,891. Presque tout ce commerce est aux mains des américains établis dans le pays et peu de canadiens semblent vouloir l'entreprendre.

L'importance de ce marché, une fois suffisamment connue, notre bois saura bien, suivant la loi invariable du commerce, s'écouler là où on le paie le mieux. Ce résultat satisfaisant est en grande partie, le fruit de la visite des habiles commissaires que le gouvernement du Canada envoya dans quelques uns de ces pays en 1865 et 1866, afin de nouer des relations commerciales et ouvrir de nouveaux débouchés à notre industrie, qui prend des proportions vraiment encourageantes.

JOSEPH TASSÉ.

## DES PASSIONS.<sup>1</sup>

---

Les Grecs, peuple éminemment religieux, avaient élevé, à Delphes, un magnifique temple en l'honneur d'Apollon, qui y rendait ses oracles. Sur le frontispice, de l'aveu de tous les sages de la Grèce, on avait gravé sur cette inscription : “ *Connais-toi toi-même !* ” Cette maxime importante a été depuis le sujet de beaucoup de réflexions de la part de tous les moralistes. En effet, la parfaite connaissance de soi-même est le plus sûr chemin à la sagesse, but principal de la plus haute philosophie.

Or, dans l'œuvre de nous bien connaître, notre âme a, sans contredit, les premiers droits à notre attention : elle nous touche de plus près ; elle constitue le fond de notre être ; elle est le principe de notre vie, et comme telle, doit nous être bien plus chère que tous les objets qui nous environnent. Méditer sur la nature de l'âme humaine, parler de son unité, prouver sa spiritualité et son immortalité, vous entretenir, en tâchant de vous l'expliquer, de l'union de l'âme et du corps, certes, c'est une magnifique tâche, c'est un travail fort beau, et propre à porter aux plus grandes vues philosophiques ; bien plus, j'aimerais fort à le voir traiter par quelques-uns des savants membres de l'Union Catholique. Pour moi, je trouve dans ce sujet trop d'abstractions, il faudrait tout présenter à l'esprit et au jugement, et rien pour le cœur et la volonté, un tel entretien, par conséquent, ne serait pas, suivant mon opinion, conforme à l'illustre sentence, inscrite sur le frontispice du temple de Delphes : “ *Connais-toi toi-même !* ” Car il nous faut à nous, hommes, “ incapables d'ignorer absolument et de savoir certaine-

<sup>1</sup> Cette étude a été lue à une séance de l'Union Catholique.

ment, ” selon l'expression de Pascal, il nous faut, dis-je, quelque chose de positif qui frappe l'imagination et saisisse les sens.

Aussi, je préfère traiter un sujet, qui pourra nous faciliter la pratique de cette célèbre maxime, que les moralistes et les médecins ont tant de fois répétée depuis deux mille ans. Cependant cet essai, loin de rejeter complètement toute étude sur l'âme humaine, considérera, au contraire, quelque'une de ses opérations les plus importantes.

En réfléchissant aux diverses facultés, dont l'âme humaine est le principe, en considérant les différentes impressions qu'elle ressent, j'ai cru que, tous tant que nous sommes, pourrions-nous approprier quelque chose dans un entretien sur les passions, “ ces mouvements de l'âme, selon Bossuet, qui, touchée du plaisir ou de la douleur ressentie ou imaginée dans un objet, le poursuit ou s'en éloigne.”

Cette étude, féconde en résultats, je l'espère, exige quelque chose de notre part, chacun ici doit payer son écot. De vous, elle demande une vive attention, que je ne réclame pas, parce qu'elle m'est tout-à-fait acquise, vu votre zèle pour la recherche de la science et de la vérité dans la science. De ma part, cette étude exige ce qui est nécessaire.

Pour éviter la confusion dans les choses, il faut mettre beaucoup de clarté dans les mots. En conséquence, vu le désaccord qui règne entre les écrivains sur l'acception que doit avoir le mot passion, il me semble bon de restreindre la signification de ce mot, et de bien préciser le sens que je lui donne.

Si on recourt à son étymologie, le mot passion désigne une souffrance, ou du moins une disposition à recevoir des émotions plus ou moins vives, et à y correspondre. Deux sortes de causes peuvent produire ces émotions : les causes externes et les causes internes ; et selon la cause qui l'affecte, l'homme souffre extérieurement ou intérieurement.

Les passions sont ainsi appelées, parce que l'homme est soumis à leur action, qu'il y est passif.

Hippocrate, et après lui, Platon, considère les passions comme des mouvements contre nature de l'âme irraisonnable, et il les fait toutes prévenir d'un désir immodéré. Galien, admettant leur hypothèse, ajoute qu'elles font sortir le corps de l'état de santé. C'est ce qui explique sans doute ces dénominations : passion hypochondriaque, passion hystérique, expressions que l'on trouve dans les anciens auteurs de médecine. La suite de cette lecture démontrera que cette assertion de Galien n'est pas fautive, car il est hors de doute qu'une passion, poussée à l'extrême, amène dans

l'organisme ces changements qui altèrent la santé, affaiblissent la constitution, et qu'on appelle maladies.

Zénon, non pas le glorieux martyr dont les reliques précieuses ont eu un accueil si magnifique parmi la population du diocèse de Montréal, mais ce célèbre philosophe grec, fondateur du stoïcisme, regarde les passions comme un trouble d'esprit contre nature, qui détourne la raison de son chemin.

Descartes, l'illustre père de la philosophie en France, considère les passions comme des mouvements produits par des esprits vitaux émanés de la glande pinéale, et qui viennent diversement agiter toutes les parties du corps humain. Il est digne de remarque que Descartes assignait, comme les anciens, le siège de l'âme dans la glande pinéale. Belle demeure, vraiment, pour cet être incorruptible, inaltérable et indestructible ! A propos, la glande pinéale contient un je ne sais quoi de graveleux que la chimie moderne nous dit composé de phosphate et de carbonate de chaux, de phosphate de magnésie et d'ammoniaque, et de quelque matière organique. Voilà le siège de l'âme, selon Descartes, c'est de là d'où émanent les passions qui, selon qu'elles sont dans l'ordre ou qu'elles s'en écartent, causent le bonheur ou le malheur de l'homme !

Un allemand, médecin de profession, qui s'est rendu célèbre par la fondation de la phrénologie, Gall, prétend que le terme passion ne doit s'appliquer qu'à l'excès d'activité des facultés de l'âme.

Un homme, sans parents et sans berceau, D'Alembert, qui dirigea l'Encyclopédie avec le fameux Diderot, définit les passions une affection vive et profonde qui nous attache fortement à son objet.

Les philosophes scolastiques nous assurent que les passions sont certaines impressions sensibles par lesquelles l'âme se sent portée à tendre vers ce qu'elle prend pour un bien, ou pour fuir ce qu'elle regarde comme un mal. Ce n'est donc autre chose que l'instinct. Nous appelons passion, dit M. Debreyne, dans son Précis de la Physiologie humaine, toute affection ou toute impulsion instinctive, organique, et toute émotion ou excitation morale que la perversion de la volonté entraîne au delà des limites physiologiques, c'est-à-dire des besoins de la nature ou du sentiment du bien moral.

Cette dissidence dans la définition des passions provient sans doute de ce que l'étymologie de ce mot a quelque chose de vague. En effet qui dit passion, dit souffrance, ce qui ressort de l'étymologie du mot : en sorte que toute émotion éprouvée serait une passion. Telle est, sans doute, la raison pour laquelle les uns disent toutes passions bonnes, d'autres mauvaises, d'autres encore qu'elles sont bonnes ou mauvaises selon la direction qu'on leur donne. " Le

bon ou le mauvais usage des passions, dit Cicéron, en font des vices ou des vertus." Et Rousseau nous dit : " Toutes nos passions sont bonnes quand on en reste le maître ; toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir." Bien dirigées, les passions sont l'âme des plus nobles sentiments ; mais, élançées au-delà des bornes, comme des ouragans terribles ou destructeurs, elles bouleversent le monde moral.

Sans m'arrêter à aucune de ces définitions, dans la crainte d'exciter la jalousie chez leurs auteurs—et, certes, la jalousie serait une terrible passion chez de tels hommes,—je ne considérerai les passions que comme des besoins dérégés qui, en général, commencent par nous séduire, et finissent par nous tyranniser. C'est la définition qu'en donnent Magendi, Debreyne et Descuret.

En effet, l'homme a des besoins comme tout être organisé, car le besoin dérive de l'organisation, il en est la conséquence immédiate. Une fois distingué par l'attention, le besoin amène bientôt le désir ; le désir, la volonté, sous le contrôle de la raison ; et la volonté, la passion, en l'absence ou au mépris de ce contrôle. Le besoin, dit Richerand, décide à son tour l'appétit, véritable élément de la passion. Mais ces besoins ne naissent pas tous d'une seule et même cause ; non, ils tirent leur origine des différentes phases dans lesquelles se trouve l'homme, car il est un être animé, un être sociable et un être intellectuel. Ainsi l'homme éprouve des besoins qui prédominent surtout dans la première enfance ; ce sont les besoins animaux. Plus tard, placé dans la société, l'homme y éprouve des besoins nombreux, qui tous peuvent se rapporter au besoin d'affection, et qui constituent les besoins sociaux. Enfin tout homme aime le vrai, le bon et le beau ; et cet amour est un besoin pour son intelligence qui se perfectionne et s'améliore, au moyen de ces besoins intellectuels.

Tout en reconnaissant que la classification des passions restera toujours imparfaite, il faut cependant les classer pour mieux les étudier. Or, les passions étant des besoins dérégés, c'est par conséquent d'après la division des besoins qu'on doit classer les passions. Mais cette classification, d'origine toute nouvelle, ne correspond pas aux diverses divisions proposées par les anciens. Voyons plutôt.

Les stoïciens, secte de philosophes, qui eut Zénon pour fondateur, reconnaissent quatre passions primitives : le désir et la joie, la tristesse et la crainte, qu'ils subdivisent en trente-deux passions secondaires, que je ne vous énumérerai pas.

Les disciples d'Epicure, qu'il suffit de nommer pour les connaître, réduisaient toutes les passions à la joie, la douleur et le désir

Les sectateurs d'Aristote en philosophie classent les passions d'après l'ordre de leur génération. Ils en admettent douze principales.

Un homme qui, par la force de son génie, a assujéti la philosophie à ses idées, St. Thomas d'Aquin, admet onze passions qu'il rapporte à l'appétit concupiscible et à l'appétit irascible.

Bossuet, à qui Voltaire a donné le surnom de l'Aigle de Meaux, celui que la Bruyère, devant le jugement de la postérité, désigna, en pleine Académie, comme un Père de l'Eglise, Bossuet, dis-je, pense que toutes les passions peuvent se réduire à une seule, qui serait l'amour. Dans un ouvrage magnifique, la Connaissance de Dieu et de soi-même, digne pendant de ses autres productions, voici ce qu'il dit sur ce sujet. Ces observations sont si justes, que je cite textuellement ses paroles : " La haine qu'on a pour quelque objet ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre ; le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a ; l'audace est un amour qui entreprend ce qu'il y a de plus difficile pour posséder l'objet aimé ; l'espérance est un amour qui se flatte de posséder cet objet, et le désespoir un amour désolé de s'en voir privé à jamais ; la colère est un amour irrité de ce qu'on veut lui ôter son bien, et qui s'efforce de le défendre, etc ; enfin, ôtez l'amour, il n'y a plus de passions, et posez l'amour, vous les faites naître toutes."

Cette opinion de Bossuet est celle de St. Augustin ; un savant Père de l'Oratoire, l'abbé Sénault se rattache aussi à cette idée.

La Rochefoucauld, Helvétius, et d'autres moralistes ont toutes réduites les passions à l'amour-propre ou à l'intérêt personnel.

Descartes, lui, reconnaissait six passions primitives : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

De La Chambre, médecin de Louis XIII, et physiologiste célèbre, faisait provenir les passions de l'appétit intellectuel et de l'appétit sensitif, et il les divisait en simples et en mixtes. Les passions simples, se trouvant dans la partie irascible ou dans la partie concupiscible, étaient les mêmes que celles des philosophes scolastiques ; les mixtes procédaient à la fois de la partie concupiscible et de la partie irascible.

Dans un ouvrage sur la " Physiologie des Passions," Alibert reconnaît quatre penchants innés : ce sont l'instinct de conservation, l'instinct d'imitation, l'instinct de relation et l'instinct de reproduction.

Un physiologiste célèbre des temps modernes, M. Magendie, distingue des passions animales et des passions sociales. Il ne fait pas mention des besoins exagérés de l'intelligence.



Les phrénologistes partagent les facultés humaines en affectives et en intellectuelles; puis, ils subdivisent ces deux ordres: le premier, en penchants et en sentiments; le second, en facultés perceptives et en facultés réfléchives. Spurzheim reconnaît neuf penchants, douze sentiments, douze facultés perceptives et deux facultés réfléchives.

Pour nous, nous avons vu que l'homme, comme être animé, comme être sociable et comme être intellectuel, avait des besoins comme tout être organisé. Nous avons dit aussi que tous nos besoins sont bons, mais qu'ils ne restent tels qu'autant que nous en faisons un bon usage; que s'ils parviennent à nous dominer, avec l'intervention active de l'intelligence et surtout de la volonté, on ne doit plus les considérer que comme passions. "Toute passion, dit Richerand, naît du désir, et suppose l'exaltation plus ou moins grande des facultés intellectuelles." En effet, ces sensations internes et instinctives, remarquons-le bien, n'arrivent à l'état de passion, que lorsqu'elles provoquent une réaction intellectuelle et excitent le désir, qui, à son tour, entraîne et asservit la volonté. Or, les passions ainsi entendues, étant des besoins déréglés, il semble tout naturel de classer les passions d'après l'origine d'où elles émanent.

Reconnaissons donc trois types de passions, savoir: les passions animales, qui consistent dans les besoins animaux exagérés; les passions sociales, qui ne se développent que dans l'état de société, et qui sont des besoins très accrus; et les passions intellectuelles, qui ne sont que des besoins de l'intelligence portés à un degré très élevé.

Les passions animales, bornées dans leurs désirs, sont sujettes à une sorte de périodicité, et se rapportent, comme l'instinct, à un double but: la conservation de l'individu, et la conservation de l'espèce. Ce sont: l'ivrognerie, penchant habituel à prendre immodérément des boissons spiritueuses; la gourmandise, préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets et les mets qui flattent le goût; la colère, besoin excessif de réaction, déterminé par une souffrance physique ou morale; la peur, état pénible de l'âme produit par la perception rapide d'un danger réel ou imaginaire; la paresse, penchant habituel à rester dans l'inaction et à s'y complaire; et enfin le libertinage, dont Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, disait: "Redoute la volupté, elle est mère de la douleur!" La nature a attaché une grande importance à ces passions animales, qu'elle reproduit dans toute leur force chez l'homme civilisé.

Aux passions sociales, que l'homme isolé ne connaîtrait pas, et

dont les désirs sont presque toujours contenus et insatiables, appartiennent l'amour violent, exaltation de nos désirs qui trouble, agite, pervertit et souvent anime notre vie d'un bien-être ineffable l'orgueil et la vanité, exagération de l'estime de soi et de l'amour de l'approbation; l'ambition, excès de l'amour du pouvoir et du désir de s'élever au-dessus des autres; l'envie et la jalousie, regret immodéré du bien que les autres possèdent; l'avarice, exagération du désir d'accumuler des richesses, dans lesquelles l'avare trouve son bonheur; et la passion du jeu, moyen de sentir vivement l'existence, dont Thomas a dit: "Le jeu est un gouffre qui n'a ni fond ni rivage."

Les passions intellectuelles comprennent les manies de l'étude, de la musique, de l'ordre et des collections, exagération de besoins nécessaires à la vie de l'intelligence, dont la sagesse n'a pas dirigé l'emploi, et les fanatismes artistiques, politiques et religieux, excès d'admiration pour les beaux arts et d'exaltation pour les opinions politiques et religieuses.

Les passions animales prédominent surtout pendant l'enfance de l'homme, comme pendant celle des peuples. Les passions sociales se montrent à tous les âges de la vie. La jeunesse a pour elle l'amour et la vanité; l'âge mûr se complait dans l'ambition, la jalousie et le jeu; et la vieillesse a en partage l'avarice, "effet de l'âge et de la complexion des vieillards, selon La Bruyère, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivaient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril."

Un homme étudie une question, il veut la comprendre pleinement, il désire s'en former une idée adéquate, que lui faut-il faire? Il doit, par un examen intelligent et approfondi, considérer cette question sous ses différents points de vue; il doit remonter aux causes premières qui auraient pu effectuer tel acte, et ensuite examiner quels effets il produirait. Eh bien! telle est notre position. Nous voulons, par un travail ardu et de longue haleine, nous former une idée pleine et entière de cette question si intéressante et si pratique des passions; nous voulons acquérir quelques connaissances utiles et propres à nous mettre en état de bien gouverner nos passions; suivons donc la voie de l'expérience; remontons d'abord aux causes qui peuvent engendrer les passions; examinons ensuite les caractères divers qu'elles présentent; et enfin considérons leurs effets sur l'organisme, le corps social et les croyances religieuses.

Voilà, ce que je me propose de faire, si vous voulez bien m'encourager dans mes efforts par votre attention assidue. Heureux, si ces considérations peuvent rencontrer votre assentiment! Heu-

reux encore bien plus, si ce travail peut être de quelque minime utilité à quelqu'un d'entre nous! L'espoir de l'utilité et la conscience d'un devoir rempli, voilà ce qui repose l'homme de ses veilles prolongées, et lui fait oublier ses fatigues et ses travaux.

Prévenir les passions, et en arrêter l'effervescence, tel est le but que nous nous proposons d'atteindre. Or, pour arriver à ce résultat, il faut, avant tout, connaître les causes qui peuvent surexciter les besoins désordonnés de notre nature, et les circonstances qui en favorisent le développement. Les causes sont prédisposantes ou déterminantes. Les causes prédisposantes sont celles qui rendent l'individu apte à contracter telle passion de préférence à toute autre; ainsi la jeunesse prédispose à l'amour, et la maladie, à l'impatience et à l'irascibilité. Les causes déterminantes sont celles qui mettent l'individu sous l'influence d'une passion spéciale, ainsi la privation d'aliments et des fatigues excessives seront causes déterminantes de la peur chez des troupes, même victorieuses. C'est ce qui faisait dire à un général anglais, qui se connaissait en courage: "Hâtons-nous de faire battre nos soldats pendant qu'ils ont encore le morceau de bœuf dans l'estomac."

Remarquons toutefois que les diverses causes des passions n'agissent jamais d'une manière tout-à-fait isolée, mais que c'est par la réunion de quelques unes d'entre elles que se produit une passion quelconque. Cependant, nous ferons remarquer à quelles passions spécialement prédisposent les causes que nous examinerons dans le cours de cette étude, sur nos besoins désordonnés.

Les différents âges qui se partagent la vie de l'homme, ont une influence extraordinaire sur les passions. Aussi un poète, à qui on a donné depuis longtemps le nom le plus honorable que l'on put trouver, celui de poète de la raison, Boileau-Despréaux a dit quelque part:

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs;  
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

L'expérience a confirmé qu'il avait raison.

Quatre passions dominantes se partagent, en effet, la vie de l'homme: la gourmandise dans l'enfance, l'amour dans la jeunesse, l'ambition dans l'âge mûr, et l'avarice dans la vieillesse. Cherchons la raison de cette prédisposition.

L'enfant vit d'une vie nécessairement végétative. Exempt de toute inquiétude, il n'a de fonctions à remplir qu'à se développer physiquement. Chez lui, les digestions sont faciles et promptes, et tout ce qu'il absorbe qui ne sert pas à le développer, il le secrète abondamment par tous les pores de son corps. De là ce besoin

fréquent de réparer ses forces, de là le sentiment fréquent de l'appétit. Son estomac inactif demande nécessairement des aliments par des cris d'impatience. Plus tard, lorsque l'enfant a acquis plus de force, il étend ses petits bras, il cherche à tout saisir et à tout porter à sa bouche, comme quelque temps après il voudra tout briser. De plus, on excite chez lui cette passion funeste, pour le diriger en tout : on lui donne à manger pour le tenir tranquille, on lui donne des gâteaux pour le faire obéir, et, qui le croirait on le fait manger pour l'amuser. Je suis presque porté à dire que la gourmandise est un penchant inné chez l'enfant, développé en outre par l'imprudence ou l'impéritie des parents.

La gourmandise n'est pas le seul défaut que l'on observe chez l'enfant ; la jalousie y perce quelquefois. Des soins nombreux et nécessaires prodigués à un enfant plus jeune peuvent faire survenir chez l'aîné une jalousie qui le minera sourdement sans pouvoir en connaître la cause. Mais cette passion est excitée en l'enfant autant par le besoin d'alimentation que par le besoin d'affection. Il est alors triste, morose et mélancolique, son appétit se perd, son teint s'étiole, et une mort lente vient souvent terminer cette sombre mélancolie.

La colère et la peur, mobiles des êtres faibles, se rencontrent aussi fréquemment chez l'enfant. Je ne sais trop, mais on prend un certain plaisir à faire mettre un enfant dans une petite colère, qui, dit-on, forme son caractère. Les bonnes et les gouvernantes ont toujours relégué dans leur mémoire un certain nombre de contes effrayants, de récits épouvantables qu'elles se font un plaisir de raconter aux enfants pour les inviter au sommeil. L'heure du coucher, le lieu obscur et un timbre de voix sombre, ajoutés à ce que présentent d'épouvantant ces récits, tout cela agit, pendant le sommeil, sur la faible intelligence de ces pauvres enfants, et voilà, sans doute, la raison première qu'on rencontre un si grand nombre d'enfants peureux, qui conservent cette passion même pendant toute la vie.

Mais ce ne sont pas là les passions dominantes de l'enfance ; celle que l'on remarque le plus souvent, je dirai presque toujours, c'est la gourmandise, mobile employé sans discernement pour diriger leurs moindres actions.

Chez l'enfant, il y a besoin d'affection ; ce n'est que chez le jeune homme, où toutes les fonctions s'accomplissent avec un surcroît d'activité, qu'apparaît le besoin de l'amour, passion dominante de cet âge d'or. C'est à cet âge, printemps de la vie, que l'on goûte le mieux l'amour dans la plénitude de ses illusions. Comment expliquer cela ? vous êtes jeunes, vous avez senti en vous

une agitation vague, un ennui, une tristesse de cœur, qui vous a porté à désirer un objet que vous ignoriez ; puis, tout-à-coup, croyant encore vous appartenir, vous avez aperçu les chaînes dont l'amour a su vous enlacer. Tels sont les sentiments que vous avez éprouvés. Quelles sont les raisons de ce phénomène ? Je vous les laisse à deviner ; pour moi, je suis jeune, je trouve cent raisons à cela, et la prudence me fait dire que je n'en ai aucune. L'amour est un sentiment naturel de l'âme, qui se développe à notre insu ; et, bien que l'on veuille quelquefois en rechercher les causes, on ne peut connaître celles qui l'ont produit. Dans tous les cas, pour la jeunesse le plaisir est un besoin, et l'on m'accordera franchement que l'amour est peut-être le plaisir le plus grand, en sorte que, pour la jeunesse, l'amour est un besoin irrésistible et naturel tout à la fois. Il en est de l'amour comme de la vie : l'enfance y aspire ; l'adolescence le savoure ; la jeunesse s'en enivre ; l'âge mûr le goûte ; la vieillesse le regrette ; la caducité s'y accoutume.

Outre le besoin d'aimer, on rencontre chez le jeune homme plusieurs autres passions. Il est prodigue, il ne consulte jamais ses intérêts pécuniaires, il lui faut s'amuser. Il est audacieux, téméraire ; les grandes entreprises flattent ses espérances ; son courage s'aiguise contre les obstacles ; et, au milieu des périls qu'il veut braver, on le voit courir à la mort qu'il affronte avec une fougueuse et insouciant intrépidité. Vaniteux et colère, la moindre offense, et moins que cela, est aux yeux du jeune homme une insulte grave. Grand partisan de l'égalité, il ne paraît guère aimer l'égalité qu'avec ses supérieurs, selon la remarque d'hommes judicieux.

Souvent prédisposé à l'ivrognerie par l'hérédité, le jeune homme est plus fréquemment entraîné par l'exemple, et malheureusement que trop souvent par la séduction.

Mais de tous les sentiments qu'éprouve le jeune homme, le plus actif, le plus impérieux est, sans contredit, l'amour qui tend sans cesse à déborder, de même que l'appareil sanguin qui prédomine dans sa volcanique organisation.

Lorsque la fougue de la jeunesse, en dépensant le trop plein de la vie, a éteint le surcroît d'activité dans les fonctions, on voit ordinairement arriver la prudence, comme le calme après la tempête. A cette époque de la maturité, l'homme tout-à-fait développé tant au moral qu'au physique, réfléchit et mûrit ses desseins. Il songe aux moyens d'établir convenablement sa famille naissante. C'est alors que l'homme devient ambitieux ; il court après la fortune, les places, les honneurs ; il ne dédaigne pas même d'employer la ruse et l'intrigue, car, se dit-on, tout chemin est bon, pourvu qu'il mène au but.

Pendant l'âge mûr, les habitudes deviennent plus sédentaires. L'homme se délasse des soucis de l'ambition, par les plaisirs de la table ; souvent même, une surabondance de vin généreux ou de stimulants alcooliques ne le fait rêver que bonheur, et lui fait dire : je suis le roi de la terre. Enfin, placé entre le jeune homme et le vieillard, il blâme la prodigalité de l'un, comme la parcimonie de l'autre.

L'avarice s'observe d'une manière presque épidémique dans la vieillesse. En effet, dans cette triste saison, dans cet hiver de la vie, le vieillard à mesure qu'il se sent dépérir, s'attache à sa faible existence. Tout ce qui l'environne est comme autant de liens qui l'enchaînent à la vie. C'est alors qu'il épargne, qu'il amasse, et qu'il charge sa vie des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour lui. En un mot, l'avarice est la passion dominante de la froide vieillesse, comme l'amour est celle des jeunes gens, et l'ambition celle de l'âge mûr. D'ailleurs " l'avarice, dit Pascal, est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes."

L'usage trop prolongé des liqueurs spiritueuses dégénère facilement en une habitude invétérée, que l'on rencontre souvent chez le vieillard, surtout chez ceux qui ont une profession dure et pénible, unie au défaut d'instruction. La perte graduelle de ses forces, occasionnée par le poids de l'âge, nécessite chez le vieillard un besoin incessant de nourriture, qu'également l'on remarque toujours chez l'enfant. On a aussi observé que l'envie et la jalousie se font sentir plus fréquemment pendant la vieillesse que durant l'âge adulte. Son dépérissement le rend monotone et soupçonneux. Puis, comme les enfants et les malades, il devient égoïste, il concentre en lui toutes ses affections.

Voici un aperçu de l'influence que l'âge peut exercer sur les passions de l'homme. Nous avons vu à quelles passions étaient le plus exposés les différents âges de la vie. Etablissons maintenant un parallèle entre l'homme et la femme, parallèle qui nous fera connaître les passions principales dans les deux sexes.

Quoique la femme diffère de l'homme, tant au moral qu'au physique, cependant cette différence n'est guère sensible pendant les dix premières années de la vie. On trouve en eux, mêmes besoins, mêmes passions, et même ardeur dans les jeux de leur âge. Néanmoins, le petit garçon est plus vif, plus turbulent, plus impérieux, et la petite fille se montre déjà plus douce, plus timide, plus coquette. Dès cet âge, se partageant l'empire du monde, l'homme se réserve la force et la gloire, et laisse à la femme la faiblesse et l'amour.

Plus tard, lorsque la nature, agissant chez l'homme et chez la

femme, leur fait pressentir ce qu'ils seront un jour; tout change en eux. L'homme devient plus vigoureux, la femme conserve toute sa gracieuse délicatesse; l'homme résiste mieux à la fatigue, la femme supporte mieux la douleur. Ces passions poussées à l'extrême, sont beaucoup plus délirantes chez la femme que chez l'homme, parce que celui-ci vit davantage sous l'influence de la volonté, et celle-là sous la prédominance du sentiment. C'est pour cette raison que chez la femme, toutes les passions qui ont leur racine dans l'intelligence, qui proviennent du raisonnement, comme l'ambition et l'orgueil, sont presque nulles; toutes celles qui ont leur racine dans le cœur et qui sont produites par la sensibilité, sont très-développées, comme la vanité et la jalousie.

Par sa constitution délicate et la nature de ses travaux, la femme est moins portée vers le besoin des liqueurs alcooliques; cependant, lorsqu'elle s'y livre, c'est par habitude, et alors en revanche, elle dépasse l'homme dans ses écarts, et présente en cet état un spectacle bien rebutant.

Le besoin d'aliment est bien moins impérieux chez elle que dans l'autre sexe; elle prend une moins grande quantité d'aliments, et digère plus vite, l'homme, au contraire, demande plus. Cependant, en général, l'homme est plus gourmand, la femme plus friande.

La femme, douée d'un système nerveux plus impressionnable et plus sensible que celui de l'homme, est par cela même plus disposée que lui à contracter la colère qui fane si vite chez elle la fleur de la beauté. Habituellement la colère des femmes a plus de vivacité que de force; cependant, exaspérée, "aucune, dit Montaigne, n'est si plénière ni si terrible." A propos de la colère, je me souviens de ce qu'en dit Sénèque dans un Traité sur ce sujet. "La colère, dit-il, n'est qu'un vice de femmes et d'enfants!"

La peur s'observe plus fréquemment chez la femme que chez l'homme parce que la crainte est la compagne ordinaire de la faiblesse physique.

En général, les hommes sont plus portés à l'orgueil, les femmes à la vanité. "C'est la vanité, dit Madame de Souza, qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule."

Enfin la passion dominante, dans l'homme, c'est l'ambition; chez la femme, c'est l'amour. Plus impressionnable et plus affectueuse que l'homme, la femme est, par cela même, plus véritablement amoureuse. Ce sentiment dépend surtout chez l'homme, du besoin des sens; chez la femme, il tient plutôt à un besoin du cœur; en amour, l'homme se prête, la femme se donne. On connaît à ce sujet un mot de Madame de Staël: "L'amour est l'histoire de la vie des

femmes, c'est un épisode dans celle des hommes." Ceci me donne souvenance d'un mot d'une femme d'esprit sur ce que c'était qu'aimer. "Aimer, dit-elle, pour l'homme, c'est être inquiet ; pour la femme c'est exister." Il y a là plus de vérité qu'on ne pense.

Au dernier âge de de la vie, lorsque tous les rouages de la machine se détraquent, le caractère de la femme se rapproche comme celui de l'enfant et du vieillard. Il reste bien encore à la vieille bonne femme quelque ombre de coquetterie, mais elle reporte son besoin d'affection sur son Créateur, source intarissable d'un pur amour qui ne finira jamais. Quant à l'homme, de ses doigts desséchés, il palpe, il caresse, il compte son métal chéri, et succombe, laissant son cœur là où est son trésor.

Une observation qui remonte à la plus haute antiquité, c'est que le climat influe singulièrement sur les passions, ainsi que la température et les différentes saisons.

Voici ce que dit, à ce sujet, Hippocrate, homme d'observation consommée et de vaste érudition : "L'Asie diffère de l'Europe, par la nature de toutes choses, et par celles des productions de la terre, et par celles des hommes. Tout vient beaucoup plus grand en Asie qu'en Europe : le climat y est plus tempéré. les mœurs des habitants y sont plus douces et plus faciles. La cause de ces avantages, c'est le caractère exact des saisons."

Platon est encore plus explicite ; voici ses paroles : " Parmi les hommes, les uns sont bizarres et emportés, à cause de la diversité des vents et de l'élévation de la température, les autres à cause des eaux, les autres enfin, à cause de la nourriture que la terre leur fournit, et qui n'influe pas seulement sur le corps pour le rendre meilleur ou pire, mais qui n'a pas moins de puissance sur l'âme pour produire tous ces effets," en la rendant pire ou meilleure.

Aristote semble plus évidemment encore que Platon résumer la pensée d'Hippocrate. Voici le passage du célèbre philosophe, précepteur d'Alexandre-le-Grand : " Les peuples qui habitent les climats froids, les peuples de l'Europe, sont, en général, pleins de courage, mais ils sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie ; et, s'ils conservent leur liberté. ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts, mais ils manquent de cœur, et ils restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race Grecque, qui topographiquement est intermédiaire, réunit toutes les qualités des deux autres. Dans le sein même de la Grèce, les divers peuples présentent entre eux des dissemblances analogues à celles dont nous venons de parler ; ici,



c'est une seule qualité qui prédomine; là, elles s'harmonisent toutes dans un heureux mélange."

Cicéron précise encore mieux cette théorie par des exemples. "L'air d'Athènes, dit-il, est vif, et c'est pour cela que les Athéniens sont vifs et spirituels; celui de Thèbes est épais, aussi les Thébains sont-ils lourds et puissants." C'est pourquoi Platon remerciait les dieux de l'avoir fait naître Athénien et non Thébain.

Plutarque remarque même que les habitants de la ville haute d'Athènes diffèrent beaucoup de ceux du Pirée, dont la température est différente.

Un célèbre et vieux moraliste français, Charron, disait que "suivant le partage général du monde en peuples des pays chauds, des pays froids, et des pays tempérés, aussi sont différents les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprits, religion, mœurs; comme se peut voir en cette petite table; car les septentrionaux sont hauts et grands, pituiteux, sanguins, blancs et blonds, sociables, la voix forte, le cuir mol et velu, grands mangeurs et buveurs, et puissans;

"Grossiers, lourds, stupides, sots, faciles, légers, inconstants; peu religieux et dévocioux;

"Guerriers, vaillans, pénibles, chastes, exempts de jalousie, cruels et inhumains.

"Les Moyens sont médiocres et tempérés en toutes ces choses, comme neutres, ou participans un peu de toutes ces deux extrémités, et tenant plus de la région de laquelle ils sont plus voisins.

"Les Méridionaux sont petits, mélancoliques, froids et secs, noirs, solitaires; la voix gresle, le cuir dur, avec un peu de poil et crespus, abstinens et faibles;

"Ingénieux, sages, prudens, fins, opiniastres;

"Superstitieux, contemplatifs;

"Non guerriers, et lasches, paillards, jaloux, cruels et inhumains.

"Par tout ce discours, il se voyt qu'en général ceux de Septentrion sont plus advantagés au corps, et ont la force pour leur part; et ceux du Midy en l'esprit, et ont pour eux la finesse; ceux du milieu ont de tout, et sont tempérés en tout."

Voici maintenant l'influence la plus constatée du climat sur le développement des passions spéciales. "L'ivrognerie, dit Montesquieu, se trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur et de l'humidité du climat." En effet, les peuples du Nord supportent mieux les excès de boisson que tous les autres; on pourrait peut-être dire que c'est un besoin chez eux pour résister

au froid glacial, auquel ils sont exposés. De plus, le lumiss du Tartare, le braga et le quass de l'indigène de la Sibérie, qui, chez nous, produiraient une ivresse complète, n'est que propre à augmenter la vigueur et le courage du Russe. Parlant de l'ivrognerie, je ne puis taire une observation de M. Marc : " Le Français, dit-il, boit parce qu'il est content ; l'Allemand est content parce qu'il boit. "

On a remarqué le développement de la gourmandise chez les diverses nations, et voici les conclusions auxquels on en est venu. Généralement parlant, les Espagnols sont sobres ; les Français, gourmets ; les Anglais, gourmands ; les Italiens, friands ; les Anglo-Américains, goinfres ; les Russes, goulus ; et les Cosaques, gloutons. Ce relevé a, au moins, le mérite de la curiosité.

Considérée spécialement chez les femmes, l'influence du climat sur l'amour, donne le résultat suivant selon un habile observateur : " Les Espagnoles, les premières des femmes, aiment fidèlement, leur cœur est sincèrement attaché, mais elles portent un stylet sur le cœur. Les Italiennes sont lascives. Les Anglaises sont exaltées et mélancoliques, mais elles sont fades et guindées. Les Allemandes sont tendres et douces, mais fades et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons. " J'ajouterai à ceci que l'observation m'a conduit à croire les Canadiennes coquettes, indifférentes, les mêmes pour tous avant leur avènement, mais constantes et fidèles après. Elles sont religieuses, enjouées, spirituelles, et d'une beauté que l'âge a peine à faire disparaître.

En considérant l'influence du climat sur les passions, comment passer sous silence l'observation d'Erasmus, Hollandais savant et judicieux, sur le développement de l'orgueil et de la vanité, chez diverses nationalités. Ainsi " les Anglais se vantent d'être de beaux hommes, bons musiciens, et magnifiques dans leurs festins ; de plus, ils sont très-fiers de leurs chevaux, qu'ils préfèrent souvent à leurs femmes. Les Ecossais sont fiers de leur noblesse et de leur subtilité scolastique. Les Français se piquent de politesse. Les Espagnols prétendent passer pour les plus grands guerriers du monde ; et les habitants de Rome rêvent à la grandeur des anciens Romains. " Ceci me rappelle un mot du grand Napoléon, considérant la différence caractéristique entre les Anglais et les Français. " La première classe, chez les Anglais, a de l'orgueil ; chez les Français, elle a le malheur de n'avoir que de la vanité. "

Sans attribuer à l'influence du climat le développement de la fatale passion du jeu, je vous communiquerai cependant les observations faites par un ancien joueur pendant douze années consécu-

tives. Il classe les joueurs passionnés dans l'ordre suivant : d'abord les Chinois, les Anglais et les Anglo-Américains, puis les Italiens, les Espagnols, les Russes et les Allemands, ensuite les Polonais, les Belges et les Hollandais, enfin les Français, les moins acharnés de tous.

Tout ceci est plus que suffisant pour nous démontrer que de tout temps on a remarqué l'influence qu'exerçaient sur les passions, le climat, la saison et la température. La seule température de l'air même suffit pour monter ou démonter notre machine ; " nous sommes gais ou tristes au gré des nuages," selon Boiste.

G. O. BEAUDRY.

(A Continuer.)

---

ERRATA.—Page 11, ligne 4<sup>e</sup>, omettez *sur*. Page 16, ligne 25<sup>e</sup>, lisez : *qui sont des besoins sociaux très-accrus....*

---

ENSEIGNEMENTS

**DES EVENEMENTS CONTEMPORAINS.**

Discours prononcé devant l'Union Catholique de St. Hyacinthe, le 8  
décembre 1870.

I

En ce jour, où l'Union Catholique célèbre sa fête patronale, je viens encore avec bonheur, faire entendre ma parole, comme une expression de l'intérêt que je porte à cette association, et du vœu que je forme pour sa prospérité.

Je félicite ceux qui en font partie de la persévérance avec laquelle ils ont travaillé à assurer le succès de cette institution. Comme toute œuvre naissante, elle a eu ses difficultés à surmonter. Eh d'ailleurs, formée dans un but d'utilité morale et sociale, sous l'inspiration d'une pensée religieuse, elle a dû avoir à lutter peut-être contre une certaine influence, peu favorable à toute entreprise sur laquelle se projette une ombre de la Croix du Christ, qu'on a appelée pourtant, à si juste titre, l'étendard de la civilisation.

Votre raison plus forte, plus étendue, plus apte à saisir les rapports qui existent entre les divers ordres de la vérité et les divers moyens de bonheur, a compris facilement que le développement de l'intelligence par les connaissances solides quelle acquiert, et la félicité que l'on doit trouver dans l'ordre social, ont un auxiliaire puissant dans la foi, qui enseigne aux hommes les vérités éternelles, type et règle de toutes les sciences du temps, et qui présente aussi la béatitude suprême de l'autre vie, comme fin et récompense de tout ce qui s'appelle bien dans l'existence présente. Convaincus que l'association que vous avez formée pouvait être pour vous-mêmes,

et aussi pour d'autres qui y prendraient une certaine participation, un moyen propre à satisfaire l'activité intellectuelle, à donner une jouissance véritable, et à rendre service à la société, vous avez travaillé avec courage à la maintenir, à l'étendre, à la montrer féconde en résultats utiles.

Grâce à cette institution, ici, il y a des hommes, jeunes pour la plupart, qui, dédaignant les amusements frivoles et les séductions dangereuses, se livrent à des occupations sérieuses et nobles dans le travail de l'esprit. Ils s'instruisent par les études qu'ils font eux-mêmes, ou par les enseignements qu'ils entendent. Ils agrandissent le domaine de leur intelligence, en acquérant une foule de connaissances utiles et agréables; ils permettent à leur parole ou à leur plume des essais qui leur font honneur, à eux-mêmes, et que les autres n'écoutent ou ne lisent pas sans profit.

Je suis heureux, je le répète, de m'associer à ce mouvement intellectuel et je viens l'encourager par le sujet que j'ai à traiter devant vous.

Le but de cette association est de préparer ceux qui en font partie à se bien acquitter des devoirs qu'ils auront à remplir dans la société.—Je veux leur offrir aujourd'hui un enseignement, qui me paraît bien propre à leur faire atteindre ce but. Cet enseignement, je l'emprunte aux événements contemporains. Oui, les faits extraordinaires et affligeants qui s'accomplissent sur la terre européenne, et dont le contre-coup peut, plus tard, du moins, sous quelque rapport, se faire sentir sur ce continent, dans notre pays même; ces faits, ils donnent une grande leçon, ils imposent de graves devoirs.

## II

Un des spectacles les plus extraordinaires et les plus tristes qu'ait vus le monde, nous saisit en ce moment de stupeur et de crainte. Chaque jour, nos oreilles entendent un bruit sinistre qui leur arrive d'au-delà de l'Océan; c'est le roulement lointain de la foudre des combats, qui produit les plus affreux désastres.

On avait dit, en ce siècle si fier de lui-même, que la civilisation, dans les progrès rapides qu'elle avait faits, à la lumière des idées modernes, amènerait bientôt la cessation de la guerre; on proclamait le règne prochain d'une paix permanente entre les peuples, jouissant maintenant d'une raison plus éclairée, animés des principes de la fraternité humanitaire, et ayant intérêt à vivre dans une entente cordiale pour le développement du commerce, de l'industrie et de tous les arts propres à augmenter le bien-être de la société.

Des congrès de la paix se tenaient, où une béate philanthropie devisait sur le bonheur futur des nations, ne devant plus s'approcher désormais que pour se donner une affectueuse accolade.

Et voici toutefois que des points noirs apparaissent à l'horizon ; on pressent l'orage terrible de la guerre : pour le conjurer, disent-elles, deux grandes nations entr'autres, arrachent à la culture de la terre, aux travaux les plus utiles pour le bien des familles et celui de la société, près d'un million de bras que l'on forme à l'art de faire périr le plus d'hommes possible.

Tout-à coup, le cri du sang se fait entendre ; les combats commencent : ils sont terribles. Dès les premiers jours, la mort couvre d'immenses champs de bataille des milliers de cadavres qu'elle a moissonnés, à l'aide de la faux perfectionnée que l'on vient de fabriquer pour son usage. Des bataillons, des armées entières disparaissent ; des villes aux plus forts remparts croulent sous les coups du canon, plus habile que jamais à détruire. Déjà la terre a bu le sang de quatre à cinq cents mille hommes ; les édifices publics des grandes cités ne sont plus que des ambulances, où l'on voit, avec une compassion mêlée d'horreur, des tronçons d'hommes mutilés par la mitraille ou le boulet. La moitié du territoire de la France présente des villes en ruines, fumantes du feu meurtrier qui les a atteintes ; d'autres cités gémissent sous le poids de la forte rançon dont la main de l'ennemi les presse ; la population des bourgs et des campagnes est décimée ; le mouvement des habitants de la contrée est comprimé de toutes parts par la crainte ; les échanges du commerce, les fabrications de l'industrie sont arrêtés ; des épidémies viennent joindre leurs ravages à ceux des combats. Sur cette terre désolée, où il n'y a plus de semence, ni de moisson, la famine fait pressentir et peut-être déjà éprouver ses horreurs.

Et la nation victorieuse ne souffre guères moins des désastres de la guerre. Une grande partie de sa population a quitté le sol de la patrie, pour aller périr aux champs du combat, ou porter sur le territoire qu'elle a envahi le poids d'armes lourdes et fatigantes. Les victoires de la Prusse lui coûtent cher ; qu'on regarde à son bilan ; on verra qu'elle dépense épouvantable d'hommes et d'argent se trouve vis-à-vis la recette de sa gloire. Sa prospérité intérieure s'affaiblit par ces pertes énormes, et la désolation y fait entendre sa voix gémissante par les pleurs de ces milliers de veuves en habits de deuil, et les murmures d'un peuple qui commence à trouver que le bonheur n'est pas de vivre sous le joug militaire, quelque glorieux qu'il puisse être.

Et cette guerre si sanglante, elle menace de s'étendre à d'autres nations. L'ambition effrénée de la Russie, et la révolution qui

gronde toujours en Italie et en Espagne, font craindre que l'Europe entière ne soit avant longtemps une arène où des millions d'hommes viendront s'égorger.

En voyant cette soif de sang qui tourmente les peuples, peut-on croire à ce progrès de l'humanité, vanté avec une orgueil si insolent et si insensé ? Qu'ont produit pour le bien de la société ces doctrines, prétendant faire avancer la civilisation par le règne de la raison pure, de la morale indépendante, et de l'industrie matérielle ?

Ces guerres épouvantables, ces révolutions qui bouleversent les Etats, cette oppression des peuples faibles condamnés à disparaître pour agrandir encore le domaine des nations puissantes, ces audacieux et injustes envahissements de territoires, d'états, sur lesquels on n'a d'autre titre de possession que la force : voilà le droit des gens reconnu par notre siècle. Disons-le, l'Europe n'a pas la gloire de l'invention : cette civilisation était autrefois en pleine vigueur sur la terre d'Amérique ; les sauvages savaient fort bien enlever ce qui ne leur appartenait pas, trouver partout des prétextes pour prendre les armes, et faire une guerre acharnée. S'il s'en trouvait, parmi nos compatriotes, qui voulussent ôter aux idées évangéliques leur empire sur le monde, et le faire régir par ce qu'ils appellent la raison des intérêts, ils trouveraient aux temps primitifs de notre histoire, un modèle parfait de l'application de leur théorie ; je veux dire, les Iroquois.

La guerre, du moins entre certaines limites, semble inévitable à raison de la dégénération de l'humanité. Mais supposez un prince, ou un ministre, présidant aux destinées de grandes nations, qui soit animé des idées et des sentiments que donne la foi ; il saura maîtriser l'ambition ou la cupidité qui porte à la conquête ; frémissant dans sa conscience et dans son cœur des maux épouvantables dont la guerre est la cause, il en évitera l'occasion, au lieu d'en chercher le prétexte ; il ne se déciderait à en courir les horribles chances que lorsqu'il y aurait une lésion manifeste de l'honneur ou du droit, qu'aucun moyen diplomatique n'aurait pû empêcher ; et il serait toujours prêt à se prêter à des négociations conciliantes propres à amener la paix. Avec un ordre social plus imprégné de l'esprit du christianisme, les affreux désastres dont nous sommes les témoins auraient été évités peut-être. Comme cela a eu lieu souvent au moyen-âge, la voix du chef de la Chrétienté, écoutée et non méprisée, comme elle l'est aujourd'hui, aurait fait accepter une trêve, où, sous l'influence d'avis, inspirés par le plus pur amour de l'humanité, il y aurait eu, entre les peuples belligérants, une entente sur leurs vrais intérêts, qui aurait produit une paix définitive.

## III.

Qu'on remarque aussi à quoi peut conduire l'application de cette science physique, dont notre siècle s'est tant énorgueilli. Voyez vous l'intelligence humaine, instruite par les études qu'elle a faite?—Elle est péniblement occupée à des combinaisons sur la rapidité et la force d'action que peuvent avoir à distance certains corps : tout-à-coup elle éclate en une expression de joie ; elle a apporté un merveilleux perfectionnement aux projectiles que lance le salpêtre embrasé. L'effet voulu, c'est qu'un plus grand nombre d'hommes soient tués en moins de temps, et que ceux qui échappent à la mort reçoivent de plus nombreuses et de plus douloureuses blessures. Le canon rayé, le fusil à aiguille, la mitrailleuse ont fait leur preuve : des centaines de milliers de cadavres et un nombre énorme d'infortunés privés de quelques-uns de leurs membres, ou souffrant de cruelles plaies, rendent hommage au succès des instruments nouveaux, fournis à la mort et à la douleur par l'esprit d'invention de notre siècle. Il est permis de douter qu'il faille applaudir à ce résultat.

Sans doute, la science industrielle est bonne de soi ; elle a rendu des services d'un grand prix. Toutefois, on doit prendre garde à l'usage qu'on en peut faire. Une plus grande activité matérielle, ou même intellectuelle, ne constitue pas la félicité des peuples. A l'occasion de la large effusion du sang dont l'horreur tombe, en partie, sur l'industrie moderne, nous pouvons lui dire : Ne vous hâtez pas tant de vous glorifier ; attendez que le temps permette à la société, devenue réellement plus heureuse par ce que vous aurez fait, de vous rendre un hommage de reconnaissance. Et nous pouvons prédire qu'elle ne le fera, que lorsque vous aurez, dans votre mouvement matériel, fait attention aux lois de l'ordre religieux et moral, principes essentiels du bonheur de l'humanité.

## IV.

Si notre siècle a rendu la guerre plus désastreuse, il faut bien convenir cependant que c'est un fléau de tous les temps ; et malheureusement le passé belliqueux du genre humain, déjà si long, ne fait pas présager pour lui un avenir où le bruit des armes ne se fasse plus entendre. La guerre, elle est un effet des passions des hommes ; mais aussi elle est un châtement de la justice divine. Il



faut que celle-ci éclate de temps à autre sur la terre coupable. Les cataractes du ciel ne s'ouvrent plus pour laisser tomber les eaux du déluge ; un feu mystérieux ne consume plus les cités immorales ; mais les hommes deviennent eux-mêmes les exécuteurs des vengeances de la sainteté suprême outragée par leurs crimes. Quand les iniquités, devenues plus énormes ou plus multipliées, provoquent la colère du Tout-Puissant, il laisse souffler, par les puissances infernales, avides de sang humain, l'esprit de carnage et de destruction ; et bientôt, des champs immenses, couverts de cadavres, montrent une action plus puissante de la grande vengeresse de Dieu, la Mort.

Il serait facile de faire voir que les guerres les plus désastreuses ont eu lieu aux époques des plus grandes infractions à la loi divine dans les sociétés. On voit, aux livres sacrés, Dieu donner aux chefs de son peuple l'ordre d'exterminer par l'épée des nations aux mœurs infâmes. Contre Judas, devenu lui-même prévaricateur, le Seigneur appelle les armes terribles des rois d'Assyrie. Quand Balthazar a mis le comble à ses vices par une insigne profanation, le glaive de Cyrus lui ôte la vie et détruit son empire, naguères si puissant. La cité déicide fut punie par une guerre, dont nulle autre n'a égalé les horreurs. L'invasion des barbares, avec ses épouvantables ravages, a eu lieu à l'époque où le paganisme, vaincu dans les idées, triomphait des mœurs chrétiennes. Le terrible glaive de Mahomet et de ses successeurs n'a frappé que des nations en proie à l'hérésie ou aux mœurs dissolues. L'empire d'Orient s'était abaissé par des vices de tout genre, quand il a été détruit d'une manière si cruelle par la conquête des Ottomans. La guerre de Trente Ans, qui a amené de si affreux désastres en Allemagne, a été l'effet et la punition du schisme de Luther. La Révolution française a été suivie de ces batailles gigantesques de la République et l'Empire, après lesquelles le sang ruisselait sur la terre en flots plus abondants que les torrents qui l'inondent après un violent orage. Qui aujourd'hui, à l'aspect de la guerre dont l'Europe est théâtre, serait embarrassé à justifier la justice divine d'avoir permis cet épouvantable égorgement d'hommes ?

L'antiquité tout entière a cru et dit que la divinité irritée ne peut être apaisée que par le sang. C'est absolument la même parole que celle de l'écrivain sacré : *sine sanguinis effusione non fit remissio peccatorum.* (Hebr. 9). Tout le christianisme repose sur cette vérité : le sang de la croix et de l'autel est le salut du monde. Quand l'incrédulité empêche le recours à l'effusion du sang divin, ou que l'incrédulité le rend inutile, la grande loi du sang expiatoire s'acquitte d'une autre manière : ce sont les veines des hommes qui

fournissent la libation exigée par la divinité ; la guerre devient le rite du sacrifice ; les champs de bataille l'autel où il s'accomplit.

Ici, je vous entends me dire : c'est de la mysticité que vous nous faites-là ; vous avez une distraction ; vous vous croyez parlant dans la chaire sacrée...

Non, messieurs, je sais où je parle. Mais c'est que, voyez-vous, il est impossible de traiter une grande question de l'ordre naturel sans toucher à l'ordre surnaturel. Nulle raison purement humaine ne peut donner une solution satisfaisante aux problèmes moraux que se pose l'intelligence. Le Créateur ne s'est point soustrait à lui-même le domaine de la création ; c'est dans les lois qu'il a établies, et que la Révélation fait connaître qu'il faut chercher l'explication des grands faits sociaux dont les causes provoquent les investigations de notre esprit. Celui-là a une intelligence sans portée, qui ne sait pas, comment en tout, par la loi de l'unité, expression de la sagesse divine, le ciel est mêlé avec la terre, Dieu avec l'homme, et la mysticité avec les réalités de l'ordre naturel que nos facultés saisissent.

## V.

La guerre dont je parle a amené une catastrophe, qui sera une des plus frappantes leçons de l'histoire.

Voyez ce prince, héritier du nom et des idées du grand conquérant qui, au commencement de ce siècle, a fait couler tant de sang dans les combats, et abaissé la France sous le joug d'un si affreux despotisme. Lui aussi, il a l'instinct de la domination. Il sait que le nom qu'il porte est une puissance, à cause de la gloire qui s'y rattache. Par un acte d'une hardiesse suprême, il s'empare, en une seule nuit, du pouvoir chez une grande nation, qui, tout ébahie de son audace le laisse faire, et bientôt vient se déclarer son esclave par huit millions de suffrages. Il exerce une sorte de magie qui produit une fascination générale. Plus perfidement encore qu'un célèbre diplomate, il se sert de la parole, non pour exprimer, mais pour cacher sa pensée. Il fait à la religion et à l'ordre des promesses qui séduisent ; une grande partie du clergé et des catholiques bénissent sa puissance absolue, comme la sauvegarde de l'Eglise et de la société, et vont presque jusqu'à maudire ceux qui ne croient pas qu'un gouvernement despotique soit essentiel au catholicisme. Pourtant on l'avait vu, tout en opérant par l'armée de la France le rétablissement du Pape que demandait

25 janvier 1871.

la voix du monde catholique, tenter d'imposer au chef de l'Eglise des conditions attentatoires à son autorité.

Après que la brillante expédition de Crimée eut donné un nouveau prestige à sa gloire et à sa puissance, il laisse apercevoir, dans une brochure fameuse dont l'inspiration venait de lui, son désir de dépouiller le Vicaire du Christ de son autorité temporelle ; on dirait que lui aussi a l'idée Napoléonienne de faire de son fils le roi de Rome. L'opinion publique le force encore de modifier ou d'ajourner son dessein ; toutefois, il laisse enlever au Pape les deux tiers de ses états, et avec une inconcevable étourderie politique, il constitue aux portes de la France, le royaume d'Italie qu'il sait désirer Rome pour sa capitale. Religieux dans ses paroles, et dans certains actes qui semblent l'expression d'une foi véritable, il donne en même temps au parti de l'incrédulité des témoignages non équivoques de sa faveur. Il laisse à la presse, qu'il comprime quand il le peut, et aux chaires de l'enseignement public, dont il dispose, une entière licence pour répandre l'impiété et l'immoralité, lui qui emploie avec tant de sévérité sa puissance pour réprimer tout journaliste, tout écrivain, tout évêque même qui contredit ses idées. Se complaisant dans la conviction de sa sagesse, il croit que l'ordre consiste à ménager tous les intérêts, même les plus opposés ; on dirait qu'il veut se faire intermédiaire et conciliateur entre Dieu et le diable, pourvu que lui domine tout.

Cette orgueilleuse outrecuidance l'égaré, et lui fait commettre d'énormes fautes. Il entreprend la guerre du Mexique ; il encourage l'infortuné Maximilien à accepter la couronne de ce pays ; puis retirant ses troupes après une expédition inutile, il abandonne ce prince au pouvoir d'un cruel ennemi qui l'égorge. Il répond à ceux qui se plaignent de ce fait, et de la spoliation du Chef de l'Eglise, sa parole favorite. C'est un fait accompli. Il laisse abattre l'Autriche et grandir outre mesure la Prusse qui touche à ses frontières. Bientôt il fait injurier par le *memorandum* de son ambassadeur à la dignité de l'Eglise, assemblée en concile, et ne donnant pas pour prétexte le besoin qu'il pouvait avoir de ses soldats, mais l'exécution de la convention du 15 septembre, dont le principe était fixe dans son esprit, il livre Rome, par l'évacuation de son armée, à la merci de ceux qu'il sait être tout prêts à l'envahir, comme l'événement l'a immédiatement fait voir.

Le vertige auquel sa tête est en proie lui fait déclarer la guerre à la Prusse, sans connaître ni les ressources de cette puissance, ni les siennes propres. Il part pour cette campagne, avec une exaltation téméraire qui lui fait dire, qu'il va, par ses armes triomphantes répandre en Allemagne les idées de la Révolution. Il fait enflam-

mer la valeur de ses troupes par le chant d'un hymne sauvage, qui rappelle cette époque de sang, connue sous le nom de règne de la Terreur. Ce grand capitaine de Rome antique, dont lui-même a écrit l'histoire, cet homme, dont il a sacrilègement glorifié l'ambition et l'autorité, en l'appelant un Messie à qui le genre humain doit beaucoup, César, a rendu compte de la rapidité de l'une de ses campagnes triomphantes par ces mots célèbres : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Eh bien ! lui, si avide de l'omnipotence Césarienne, il peut faire l'histoire de son expédition, aussi prompte que celle du vainqueur de Pharnace, en ce peu de paroles : Je suis venu, et à peine ai-je été vu, que j'ai été vaincu, pris et détrôné. Quelle suite de rapides défaites ont subies ses armées ! Quelle ignominieuse reddition, du moins dans l'impéritie qui l'a amenée, que celle de Sedan, où l'Empereur se constituant captif, avec cent cinquante mille soldats, qui l'entourent, vient offrir à l'ennemi qu'il va attaquer, une épée que ses mains savent plutôt remettre que porter. Quel changement dans la fortune d'un nom ! Celui de Napoléon signifiait la valeur et la gloire ; maintenant il exprime la défaite et la honte. Aussi a-t-il été promptement honni par le peuple sur lequel il avait exercé tant d'empire. Une indignation, dont je ne me charge pas de justifier le procédé, a fait proclamer la déchéance de celui qui le portait, et aujourd'hui, prisonnier et découronné, il peut dire : Tout est perdu, forcé d'ajouter immédiatement, et l'honneur plus encore que tout le reste.

Y a-t-il là une leçon de la Providence assez forte ? Comme elle se jone de la puissance et des projets des potentats ! Comme elle abat la superbe de ceux qui, dans l'enivrement de leur pouvoir, semblent croire qu'ils sont les maîtres des événements ! Ce qui rend la chute de l'Empereur si humiliante, c'est le défaut chez lui de prudence, je dirais presque de raison, qui en est la cause. Il est un mot anti que souvent répété : *Quem vult perdere Deus prius dementat*. Ne semble-t-on pas voir répandu sur le prince dont nous nous occupons, ce que le grand prêtre de Juda demandait pour une reine coupable :

Cet esprit d'imprudence et d'erreur.  
De la chute des rois funeste avant-coureur.

RACINE.—*Athalie*.

Avec quelle force se fait entendre aujourd'hui la parole du Psalmiste qui, après avoir rappelé que Dieu brise les rois, comme le vase fragile du potier, s'écrie : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram*. Ps. 2. 1

## VI

La justice de Dieu, elle ne se manifeste pas seulement à l'égard des souverains : elle s'exerce aussi sur les peuples prévaricateurs. Il est une nation dont nous prononçons le nom avec amour ; elle est celle de nos pères ; nous avons dans nos veines le même sang qu'elle ; nous parlons sa langue ; son caractère se retrouve encore jusqu'à un certain degré en nous ; notre foi est celle qu'elle est censée professer dans l'ensemble de sa population ; sa gloire historique et militaire se reflète sur nous. Malgré notre séparation politique d'avec elle, bien que la sève qui l'anime ne soit pas aussi pure que lorsque nos pères étaient attachés à son tronc, malgré les torts que nous sommes forcés de lui reconnaître ; elle a nos sympathies les plus vives. Nous sentons que sa cause est jusqu'à un certain point la nôtre ; que notre honneur est attaché au sien ; et aujourd'hui nous pleurons sur ses malheurs, et ajoutons, sur ses fautes, cause des revers et des ignominies qu'elle subit en ces jours. Cette nation portait le nom glorieux de fille aînée de l'Eglise. Un grand Pape avait dit d'elle : La France est le plus beau royaume après celui du ciel. Son bras était l'instrument des actes de Dieu : *Gesta Dei per francos*. Elle avait constitué l'indépendance de la Papauté ; dans son sein était éclos la noble fleur de la chevalerie ; son cœur avait conçu l'héroïsme des croisades. Partout, jusqu'aux contrées lointaines de l'Orient, son nom signifiait : honneur et vaillance.

Et maintenant n'aurais-je pas à emprunter les accents de Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, et rappelant les iniquités qui en avaient été la cause. Qu'est-elle aujourd'hui la grande nation ? Où sa puissance et son honneur se sont-ils envolés ? Qui l'a rendu la proie d'un ennemi acharné à sa perte, et qui en a fait un objet de dérision et de pitié ?

Il y a près de quatre mois, au commencement de la guerre actuelle, sur une des places de sa capitale, une statue était élevée, non par la main du bourreau, selon la célèbre expression du Comte de Maistre, mais par les autorités municipales, même par un membre du gouvernement, et cela, à la satisfaction d'une grande partie de l'immense population de cette cité.

De qui cette statue était elle l'image ? De cet homme fameux, le plus grand ennemi qu'aient eu sur la terre Dieu et la vertu ; qui épris d'une haine satanique contre la religion du Christ, avait juré de la détruire, et qui, pour exprimer ce dessein, but de toute sa vie,

avait formulé cette devise blasphématoire : Ecrasons l'infâme. Au dernier siècle, cet homme avait exercé l'influence la plus déplorable sur son pays, préparé, il faut le dire, par l'affaiblissement des mœurs, à subir les doctrines de l'impiété. L'esprit de Voltaire sembla bientôt animer toute la France, et de toutes parts, on entendit, en accens plus ou moins explicites le cri prononcé par le peuple déicide : Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous. Dieu fut banni de la société. Alors éclata cette épouvantable catastrophe qui s'appelle la Révolution française. En ce temps-là, la souveraineté fut donnée à la guillotine. L'horrible hache après avoir coupé la tête du Monarque de la France, abattit celle des princes, des princesses, des nobles, des évêques, des prêtres, des religieux et religieuses, de tout ce qu'il y avait de chrétien, de loyal, d'honnête chez les femmes comme chez les hommes. Puis les bourreaux se servirent de cette arme les uns contre les autres. L'un deux s'écria un jour : il faut encore 150 mille têtes ; il fut poignardé ; les autres s'égorgeaient mutuellement. Pendant longtemps, le seul sentiment qui animait les cœurs dans la société, c'était celui de la terreur. Voilà ce qu'était devenu une nation chez laquelle la justice de Dieu avait passé.

Cependant celle-ci n'était pas satisfaite ; la nation coupable n'avait pas versé assez de sang sur l'échafaud. Une guerre de vingt ans, où cinq ou six grandes armées étaient toujours sur pied devait compléter l'œuvre vengeresse. Cinq millions d'hommes y périrent. Sans doute la gloire s'est attachée au nom de l'Empire. La France fut victorieuse, parce que, tout en répandant son sang, elle servait d'instrument pour punir d'autres nations qui avaient en partie adopté ses idées anti-religieuses. Mais l'Empire, après tout, quelque fût l'éclat de ses conquêtes, c'était le joug d'un despotisme avilissant, produisant dans la nation une vraie dégradation sociale. Châteaubriand a stigmatisé cette époque par ce mot si dur et si vrai : La France était alors un peuple de soldats et de valets. Et l'empire finit par amener l'invasion étrangère, siégeant à Paris et donnant des lois à la France.—Ses anciens princes furent rendus à ce pays. Le gouvernement qui fut établi, voulait le bien, et, malgré ses fautes, il l'aurait opéré, s'il eût été secondé. Mais l'esprit irréligieux ranima la Révolution qui le renversa. Dix-huit ans plus tard, celle-ci, sans même présenter un prétexte, renouvela cet acte contre le pouvoir qu'elle-même avait établi ; puis elle proclama la république, qui, attaquée bientôt par l'anarchie, n'en triompha qu'en inondant de sang les rues de Paris.

C'est alors que reparut le nom de Napoléon. La France, qui, trois fois, avait renversé des trônes au nom de la liberté, se fit

encore valet, et sembla envier, dans une grande partie de sa population, l'ignominie du Bas-Empire.—Mais elle n'entendait pas pour cela reconnaître l'autorité du Christ et de son Église; la guerre anti-catholique était devenue plus acharnée que jamais. C'est au milieu de cette lutte contre Dieu qu'a commencé celle contre la Prusse. A la première nouvelle de la défaite de l'Empereur, ce peuple, qui, quelques mois auparavant, avait, par sept millions de votes, juré fidélité à lui et à sa dynastie, foule aux pieds sa couronne, et il appelle, pour le gouverner et le sauver, des hommes dont le plus grand renom était la haine qu'ils avaient vouée à l'Église et à son chef. L'ignoble Rochefort est proclamé un des sauveurs de la patrie; cela ne suffit pas à la honte dont la France semble être avide. Il lui faut l'homme qui est, à notre époque, la personnification la plus prononcée de la haine contre ce qu'il y a de plus sacré, et qui, en portant sur son front l'audace de la perversité irréligieuse, montre sur son dos le déshonneur d'une fuite, où la bravoure est loin d'avoir éclaté.

Oh! rien ne doit nous étonner de la part d'une nation, la seule parmi celles qui ont été baptisées, qui refuse de rendre hommage à Dieu au jour qu'il a fixé pour son culte, qui affecte au contraire de le mépriser ouvertement par une profanation spéciale de ce jour sacré, chez qui le blasphème est une expression familière, dont la passion dominante, depuis plus d'un siècle, est la haine contre tout ce qu'a établi l'autorité divine; haine manifestée par une presse renouvelant chaque jour ses attaques irréligieuses, et par des menaces habituelles, actuellement suivies du fait, de violence et de spoliation contre tout ce qui porte un caractère ecclésiastique. Joignez à cela, dans les basses classes de ce peuple, des tendances à renverser toute autorité, à anéantir le droit de propriété, à ramener l'état sauvage; puis dans une grande partie de la population, une immoralité qui ne rougit de rien, et cherche à étendre son infection de plus en plus. La capitale de la France, centre de ces iniquités et de ces immondices, ne nous apparaît plus que comme une terre souillée, ainsi que celle de Babylone ou de Sodôme, et comme telle, appelant les vengeances du Ciel. Aujourd'hui encore, au milieu du siège qui l'investit, des membres du gouvernement qu'elle s'est choisis, décrètent que l'éducation du peuple doit être soustraite au contrôle de la Religion, et que l'image du Christ doit disparaître de toutes les salles d'école.

Voilà ce qui explique les malheurs dont la France souffre en ce temps. Pour emprunter le langage biblique, la coupe de ses iniquités était pleine; celle de la colère de Dieu s'est répandue sur elle. Quelle humiliation pour cette nation, dans cette suite de

désastres, dans ces défaites si promptes, si inattendues, dans ces redditions de plus de cent mille hommes pris les armes à la main, dans cette captivité de l'Empereur et des principaux généraux, dans ces villes qui tombent, les unes après les autres, dans cette cour du Roi de ses ennemis tenue au palais si glorieux des souverains de la France, dans ces tentatives de défense où le courage apparaît sans doute, mais qui échouent toujours sous les coups si habilement prémédités de la stratégie prussienne, dans cette éclipse de sa gloire militaire, qui lui donnait un si grand renom ! J'ajouterai : n'est-ce pas une honte plus grande encore pour elle, d'offrir depuis 80 ans, le spectacle d'un peuple dans l'anarchie ou sous la verge de fer du despotisme, incapable d'un gouvernement de quelque durée, jouet et victime, dans ses révolutions fréquentes, d'une plèbe ignoble dont elle subit la loi, et aujourd'hui encore régie par des hommes mal-famés aux yeux de la Religion et de l'ordre, à l'exception pourtant du brave général, défenseur de Paris, si, toutefois, la responsabilité de nombre d'actes odieux de ses collègues ne peut retomber sur lui.

Voilà ce qu'est devenu le peuple qui se prosterne devant la statue de Voltaire. Voilà comment les doctrines qui rejettent Dieu de la société façonnent les nations. La leçon est elle assez éclatante ?

## VII

Et qui n'a lieu de craindre que de plus grandes catastrophes ne la rendent plus solennelle, et plus terrible encore ? Sans doute certaines victoires pourraient relever l'honneur militaire de la France, et lui obtenir une paix plus avantageuse que celle que lui a offerte M. de Bismark.—Mais après la guerre étrangère, qui n'appréhende une guerre civile atroce ? les symptômes s'en sont déjà manifestés en caractères sanglants.—Que va-t-elle donc devenir cette nation qui, à son baptême, avait reçu le nom de très-chrétienne, et qui, hélas ! a couvert de sang et de boue sa robe, autrefois si blanche et si resplendissante ?

Ici, je m'écrierai avec Châteaubriand, dans une situation absolument semblable, lors de l'invasion de 1814 : " Non, je ne croirai jamais que je parle auprès du tombeau de la France ; je ne puis me persuader qu'après le jour de la vengeance, nous ne touchions pas au jour de la miséricorde."

La France dont j'ai parlé, c'est, pour ainsi dire, la France officielle, la France telle qu'elle semble être à sa surface prise en général. Mais grâce à Dieu, il y a autre chose en elle que cette



hideuse population voltairienne et démagogique qui la flétrit et menace de la perdre.— Sous plusieurs rapports, c'est encore un pays où la foi offre de magnifiques œuvres et exerce une bien salutaire influence. Là est un clergé régulier, plein d'un zèle qui ne peut manquer d'être efficace ; là se relèvent en grand nombre les ordres religieux des deux sexes, dont la voix de prière et de sacrifice est si puissante auprès du Ciel. Là se forment ces missionnaires, intrépides jusqu'au martyre, qui, pour récompense du dévouement qui leur fait porter la foi en tant de terres lointaines, obtiendront que leur patrie revienne à celle qui était si florissante chez elle. Là sont, et en grand nombre, des hommes à la foi vive, aux mœurs pures, au courage sachant fouler aux pieds le respect humain, au zèle plein d'ardeur pour défendre la religion et l'ordre social, par la parole, la plume, et tous les moyens d'influence dont ils peuvent disposer ; chrétiens dont l'action aura tôt ou tard son efficacité salutaire. Là sont nées ces admirables sociétés, inspirées par une charité qui les a rendues si fécondes en bonnes œuvres, la Propagation de la Foi, la Ste. Enfance, l'Association de St. Vincent de Paul. Là, l'impiété n'a pas flétri, du moins en général, l'esprit et encore moins le cœur, de ce sexe, que l'Eglise appelle dévot, qui depuis les premiers temps de la Révolution jusqu'à ces jours, a montré une foi, une piété, une force d'âme, un dévouement à toutes les misères, qui en a fait la consolation de l'Eglise, et en fait aujourd'hui l'espérance. Une femme a rendu la France chrétienne : Ste. Clotilde ; une femme a sauvé sa nationalité : Jeanne-d'Arc. La femme française, prise en général, contribuera par ses vertus et ses prières au salut de sa patrie. Et que n'a-t-on pas à espérer de celle qui est bénie entre toutes les femmes, et qui a montré envers la France une prédilection spéciale, qui l'a portée à faire de ce pays, dans ces derniers temps, le théâtre d'étonnantes merveilles dans l'ordre physique et moral, à Notre-Dame des Victoires, à la Salette, et, plus prodigieusement encore, près de la ville de Lourdes ; merveilles dont l'authenticité a mis si pitoyablement aux abois le scepticisme contemporain.

Voilà encore de la mysticité. Je ne le nie pas ; mais je défie de trouver ailleurs que dans les considérations que je viens de présenter, une espérance de voir notre mère-patrie, aujourd'hui malheureuse et dégradée, recouvrer l'honneur et la puissance que nos cœurs de canadiens-français lui souhaitent avec tant d'ardeur.

## VIII.

De la France, passons à Rome. On dira peut-être : Si les malheurs d'un peuple sont une punition de ses fautes, n'avons-nous pas à porter un jugement défavorable sur la ville, capitale du monde catholique, subissant le joug si pénible des bandits italiens, et sur son Pontife, lui-même devenu captif de ses ennemis ?

Qu'il y ait eu à Rome, non assurément dans la personne du Pape, ou de son action immédiate dans le gouvernement ecclésiastique ou temporel, mais quelque part, je ne sais où, dans une certaine partie de la population, quelque chose de répréhensible que Dieu voudrait châtier, parce qu'il tiendrait à ce que cette cité méritât le nom de Ville Sainte qu'elle porte, je n'ai aucune donnée qui me permette de l'affirmer ; mais la chose est possible, et alors ce qui se passe à Rome rentrerait dans l'ordre providentiel que j'ai déjà exprimé.

Maintenant, je me hâte de dire, le malheur n'est pas toujours un châtiment, il peut être une épreuve : l'oppression de l'innocence est un fait éclatant de l'histoire de l'humanité. Pour conclure une punition des malheurs du chef actuel de l'église, il faudrait prouver ses fautes. Or, jamais vicaire du Christ n'a pu dire, aussi victorieusement que lui la parole de celui qu'il représente : " *Quis vestrum arguet me de peccato* " ? (Joan. 8). Pie IX, c'est la sainteté, la bonté exprimée par mille actes généreux ; il a montré un zèle incontestable pour la prospérité matérielle de son peuple, et un dévouement aux intérêts de l'église, qui fait voir en lui un émule des Léon et des Grégoire. Cette suite de merveilles dont se compose son Pontificat, montrent combien il est cher au ciel.

Mais il est le chef de l'église ; l'épreuve par la souffrance fait partie de sa destinée. La gloire, pour lui, n'est pas d'être exempt de revers, d'infortunes, mais d'en sortir plus fort, plus glorieux qu'auparavant. Chaque page de l'histoire de l'église prouve cette assertion.

D'ailleurs, étant un souverain temporel sans armée pour le défendre contre une agression tant soit peu forte, la perte de ses états qu'il vient de subir était inévitable ; par là même elle ne saurait être une honte. Aujourd'hui, avec toutes les circonstances qui l'accompagnent, elle est pour lui une gloire.

Rappelons en peu de mots l'histoire de Pie IX. A peine est-il monté sur le trône pontifical, qu'on lui demande certaines réformes dans le gouvernement temporel ; il accorde celles qu'il croit con-

venables, après avoir donné une amnistie générale à tous ceux qui avaient conspiré contre le pouvoir du St Siège. Pour reconnaissance, une foule pervertie s'assemble autour de son palais, et, avec l'accent de la menace, demande des concessions incompatibles avec l'essence de son autorité. Il apparaît hardiment en présence de cette troupe déjà insurgée, et il répond à son insolente exigence par ces paroles à jamais célèbres : je ne le puis, je ne le dois et je ne le veux.—Bientôt il est forcé de prendre le chemin de l'exil. L'armée française chasse les brigands qui s'étaient emparés de Rome, et le Pontife y revient triomphant. Le royaume d'Italie est formé ; il lui enlève une partie de ses états, et il menace sans cesse l'autre, qu'à chaque instant le gouvernement français semble prêt à lui abandonner en retirant ses troupes. Pie IX ne s'émeut pas. Toutes les puissances lui sont hostiles. Il ne craint pas, dans la fameuse Encyclique de 1864, de condamner toutes leurs lois attentatoires aux droits de l'Eglise. Il entend partout des menaces ; son autorité temporelle semble ne tenir qu'à un fil, et trois fois, il convoque à jour fixe, tous les Evêques du monde dans la ville éternelle. C'est d'abord pour rendre plus solennel l'exercice de ce pouvoir si extraordinaire qu'il possède de déclarer que Dieu a décerné la gloire céleste, et que les hommes doivent l'hommage de la vénération et de la supplication à un pauvre mendiant, à une humble bergère, qui ont imprégné la terre sur laquelle ils ont vécu, de l'odeur de la sainteté. C'est ensuite pour célébrer, dans une fête d'une solennité et d'une magnificence sans égale, le dix-huitième centenaire de la mort du fondateur de la dynastie appelée à régner sur les âmes, laquelle s'est perpétuée jusqu'à lui. Enfin, c'est pour tenir le concile œcuménique, où il a entendu huit cents évêques, exprimant une tradition qui ne fait que répéter la parole de Dieu même, imposer au monde entier sous peine de l'anathème éternel, la foi à l'infaillibilité de son enseignement. Certes, un homme a-t-il jamais reçu sur la terre une gloire plus grande ?

Le concile a accompli l'œuvre capitale pour laquelle la Providence l'avait convoquée ; il peut être prorogé. A peine en effet a-t-il fait entendre son acclamation en faveur de la Papauté, que la foudre des batailles effraie de ses sinistres éclats. Ils peuvent venir maintenant les ennemis du souverain pontife ; ils ne lui ôteront pas l'aurole dont brille sa tiare. Qu'ils s'emparent de sa capitale, de sa personne même, il les écrasera du poids de sa gloire. Il est facile, quand on dispose de registres sur lesquels on peut écrire des noms à sa guise, ou lorsqu'on demande un suffrage le pignard à la main, de montrer un nombre plus ou moins considérables de votes, donnés contre le gouvernement du Saint-Père,—

Mais le dévouement à sa personne et à son autorité, le Roi-Pontife l'a éprouvé, de la part de cette population romaine, si considérable encore, malgré tous les moyens employés pour la pervertir, qui gémit avec lui et sur lui ; il l'a éprouvé de la part de ces jeunes braves, qui, de diverses contrées et de la nôtre, avec un honneur tout particulier, sont allés offrir leur sang pour sa défense, et ont montré tant de courage au jour du combat ; il l'éprouve aujourd'hui par cette tristesse où sa captivité plonge tout le monde catholique, par ses condoléances filiales qu'on lui adresse de toutes parts, par ces énergiques protestations qui s'élèvent contre la plus monstrueuse violation du droit le plus sacré accomplie à l'égard de son pouvoir. Sa captivité à lui, amène l'indignation, non contre sa personne, mais contre ceux dont il est devenu le prisonnier.

Et quelle grandeur apparaît en lui dans ces jours d'infortune ! Il aurait pu se soustraire aux lieux qui l'attendaient, il ne l'a pas voulu ; il s'est exposé à un martyr que la balle ou le poignard de ses adversaires, si acarnnés contre lui, auraient pu lui faire subir. Il est là au milieu d'eux, répondant encore aux propositions qu'ils lui adressent, le mot de St. Pierre : " Non possumus." Ce mot, si hardiment répété, est une victoire dont l'effet contraste avec la honte de l'invasion de Rome, si facile et si énormément injuste. Les ennemis de l'autorité du Pape, subissent, malgré eux, la conviction que tant qu'il n'aura rien cédé, ils n'auront rien gagné.

Et puis à l'honneur de cette fermeté se joint celui d'un triomphe anticipé, qui peut faire dire par le successeur de St. Pierre, aux envahisseurs de la cité, siège de son empire : Bientôt vous serez chassés de mon domaine, que je reprendrai avec plus d'autorité que jamais ; parole qui a pour garant tout le passé du siège apostolique, le dessein de la Providence aperçu clairement par la raison éclairée de la lumière de la révélation, et ce pressentiment prophétique de toute la catholicité, que le chef de l'église doit tout prochainement dominer ses ennemis, devenus, selon la parole de l'Écriture, l'escaubeau de ses pieds.

Eh bien ! nous, catholiques, nous gémissons sans doute de l'occupation de Rome par la horde immonde qui s'en est emparée, de la terreur dont elle a établi le règne, des spoliations et des profanations qu'elle commet avec tant d'audace. Nos yeux pleurent sur l'affliction que ressent le Père commun des fidèles ; mais aucune honte ne fait rougir nos fronts, aucun découragement ne trouble nos cœurs ; et au milieu des désastres dont nous sommes les témoins, et sous quelques rapports, les victimes, nous levons une tête glorieuse de 18 siècles de triomphe, et sereine d'un avenir immortel.

Cette espérance, c'est la seule que puisse entretenir la société, si elle aspire à des jours plus calmes, à la délivrance des anxiétés auxquelles elle est en proie. Sur quel autre appui fonderait-elle son espoir ? Sur la politique des gouvernements et des peuples ? Mais la politique, elle consiste dans une lutte d'intérêts opposés, où la justice n'entre pour rien, dont les armes sont la ruse et la violence, et qui ordinairement n'aboutit, après une large effusion de sang, qu'à l'oppression du fort sur le faible. Le bonheur de l'avenir se trouverait-il dans l'empire de ce qu'on appelle la civilisation moderne, c'est-à-dire, un plus grand développement de l'activité matérielle, joint à l'affranchissement pour l'ordre social de tout joug religieux ? Le présent des pays où cet esprit a le plus exercé son influence, vous dit ce que serait l'état futur des peuples qui lui demanderaient leur prospérité.

Quoi donc ! dans l'avenir, toujours le sang, les ruines, les révolutions ?—Oui, si la société ne demande pas à l'Évangile, ses principes de justice, de paix, de charité ; à l'Église, l'intervention si bienfaisante de ses lois et de ses institutions ; au Pape infallible, l'enseignement des vérités, révélées de Dieu, non seulement pour le salut des âmes, mais aussi pour le bonheur des nations. Voilà en dernière analyse la grande leçon que nous donnent les événements contemporains dont je vous ai tracé l'esquisse.

## IX

Ces événements ne sont-ils pour nous qu'un spectacle solennel qui nous donne des émotions, ou la leçon qu'ils offrent ne serait-elle qu'une pure théorie ? Sommes-nous désintéressés dans les conséquences qui en résulteraient, ou bien, réfléchissant sur la portée qu'ils peuvent avoir pour nous-mêmes, n'y trouverons-nous pas l'enseignement d'un devoir ? C'est ce qu'il faut examiner.

Vous vous rappelez le mot de Louis XIV, plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne : " Il n'y a plus de Pyrénées ; rien ne sépare plus maintenant les deux nations, elles n'en font qu'une. Et moi, à l'aspect de la rapidité des communications entre l'Amérique et l'Europe, je dis : il n'y a plus d'Atlantique, les deux continents se touchent, les commotions de l'un se font sentir immédiatement à l'autre.

Les bruits d'une guerre, où toutes les grandes nations européennes devaient prendre part, se sont fait entendre tout récemment ; ils semblent plus sourds aujourd'hui. Mais, pour répéter le mot fameux qui a amené la guerre de Crimée : il y a une nation

malade, menacée de mort, dont l'héritage contesté doit amener un procès sanglant. La Russie ne saurait comprimer longtemps son ambition : elle attend peut-être que le triomphe définitif de la Prusse lui vienne en aide.

L'Angleterre, bien qu'elle semble avoir renoncé au laurier pour l'olivier, peut être forcée d'intervenir. Alors, qui n'entrevoit pour nous les conséquences d'une guerre générale, où prendrait part la nation à laquelle l'allégeance nous tient unis ? Il n'est pas difficile de prévoir les causes ou les prétextes d'un envahissement possible, pour ne pas dire probable, de notre territoire, qui pourrait amener la perte de notre nationalité.—J'entends répéter que comme nation, nous sommes fatalement condamnés à périr ; j'avoue que beaucoup de chances sont contre nous. Mais je compte pour notre avenir sur cette Providence, dont depuis son origine jusqu'à ce jour, notre pays a éprouvé une protection si spéciale, et qui, plus que jamais aujourd'hui, nous montre sa bienveillance. Quand on peut se croire le favori d'une telle puissance, une grande confiance est permise, si l'on fait tout en son pouvoir pour conserver ses bonnes grâces. L'histoire, du reste, nous montre des pays d'une moindre importance que le nôtre, conserver une longue et glorieuse nationalité.

Mais dussions-nous entrevoir, pour un avenir plus ou moins prochain, notre anéantissement national, qui de nous, canadiens-français et catholiques, verrait sans tristesse s'effacer ce peuple à qui sa foi, sa langue, ses mœurs, ses institutions, son histoire chevaleresque ont fait une existence qui est loin d'être sans honneur ? Si l'on me dit : cela est vrai, mais qu'y faire ?—Je répondrai : du moins ne hâtons-nous pas par nos désirs et une certaine coopération le coup qui doit nous ôter la vie ; ne nous infligeons pas le déshonneur d'un mépris pour nous-même porté jusqu'au suicide.

Au reste, quand même le sort des combats dont notre pays serait le théâtre, n'amènerait pas le déplorable résultat dont je vous parle, la guerre, c'est toujours la guerre. Par un effet de la bienveillante Providence dont je parlais tout-à-l'heure, ce mot n'a pas, pour la plupart des habitants de notre pays, ce sens terrible que lui donne l'expérience. Aujourd'hui, nous lisons avec une curiosité empressée les détails des combats d'outre-mer. C'est avec un tout autre sentiment que nous entendrions le bruit des batailles sur notre territoire. Qu'on me permette d'évoquer un souvenir.

C'était la fête de Ste. Catherine, le 25 novembre 1837. Ce jour-là, le bal avait lieu à St. Charles, au son du canon. Sur le soir, la nouvelle du désastre de nos compatriotes arrive en ce lieu.

Quelle désolation dans les familles craignant d'avoir à pleurer quelques-uns de leurs membres restés sur le champ de mort ! Quelle crainte de la vengeance furieuse des vainqueurs que l'on disait se diriger vers St. Hyacinthe ! On croyait déjà voir l'incendie dévorer les édifices, le pillage ruiner les maisons ; on appréhendait des violences de toutes sortes. Une grande partie de la population s'en va chercher un refuge dans les campagnes voisines ; le reste passe la nuit dans des trances mortelles. Et pourtant ce n'était qu'un léger échantillon de guerre qui avait apparu dans cette contrée.

Sans doute, si l'heure des combats venait à sonner, le patriotisme et la valeur canadienne courraient vers l'ennemi, comme l'ont fait, ce printemps encore, nos braves volontaires, au premier bruit d'une invasion, que l'on pouvait croire plus redoutable qu'elle ne l'a été réellement. Mais que l'on n'oublie pas que si la bravoure militaire donne l'honneur, ce qui lui permet de s'exercer est loin d'être un bonheur.—Ici encore, la question se présente : quel moyen pour nous d'éviter les horreurs d'une guerre que les grandes puissances seraient prêtes à se faire ? Je le reconnais, nulle intervention ne nous est possible aux conseils qui décident les questions de vie et de mort pour des centaines de milliers d'hommes, et pour des nations entières ; nul d'entre nous n'a la toge de Fabius, portant dans ses plis la paix ou la guerre ; et je suis contraint de l'avouer, le seul moyen à notre disposition est de dire avec l'Eglise : "*Da pacem, Domine, in diebus nostris.*"

## X.

Mais il est une lutte d'un autre genre, effet possible aussi de ce qui se passe en Europe, dans laquelle une intervention active et efficace nous est permise, ou plutôt commandée.

Outre cette guerre matérielle si funeste dont j'ai parlé, n'y a-t-il pas sur le sol européen, une bataille d'idées, de principes, d'opinions, cause en grande partie des faits dont le spectacle se déroule à nos yeux ?

Dans un livre qui n'a pas son égal pour l'élévation des vues et la magnificence du plan, l'incomparable génie de St. Augustin nous montre dans le monde deux cités se faisant sans cesse une guerre qui décide du sort temporel et éternel des hommes. Séparées, et de la manière la plus absolue dans l'existence future, elles sont ici-bas mêlées l'une à l'autre, mais comme les armées sur le champ de bataille. C'est la cité de Dieu, dont les habitants n'ont en vue,

dans leur séjour terrestre, que le bien dans l'ordre religieux, moral, social et même matériel ; et la cité qui, après avoir fait en tout le mal ici-bas, devient, dans l'autre vie, cette cité de douleurs, *citta dolente*, si énergiquement décrite par le Dante.

Or, ces deux cités sont aujourd'hui aux prises avec plus d'acharnement que jamais. La première défend la religion, rapport nécessaire entre Dieu et l'homme, l'Eglise établie par Dieu lui-même pour enseigner la vérité sur la terre, la justice qui maintient la propriété de la vie, de l'honneur et des biens, la charité qui unit les hommes par des liens si doux, et les mœurs pures, bonheur de la conscience, conservation de la famille, honneur de la société. L'autre cité proclame la déchéance de Dieu dans l'empire de ce monde, secoue l'autorité de l'Eglise comme un joug tyrannique, enseigne qu'il faut tout sacrifier à l'intérêt des passions et au bien-être matériel, maintient une proscription permanente contre la liberté, et la vie même de tout défenseur des principes qui lui sont opposés, et veut faire de la marche de l'humanité une révolution, qui, en prétendant tout renouveler, n'aboutira qu'à tout détruire.

Eh bien ! la guerre principale dont l'Europe est le siège n'est pas celle qu'a amenée l'ambition des puissances : c'est le combat entre les armées qui portent les drapeaux opposés des deux cités dont j'ai dit la nature et le but.

Les principes conservateurs, reprenant leur empire, maintiendront-ils dans la société un état qui, sans doute, peut être amélioré par un progrès réel, mais qui toutefois se conserve essentiellement dans les conditions générales de l'ordre, jusqu'à ces derniers temps reconnu, comme celui que la Providence a établi ; ou bien l'athéisme social, la spoliation qui s'appelle le communisme, la licence de tout dire et de tout faire, et la violence armée mise au service de toutes les convoitises, doivent-ils devenir le sort du genre humain ? Voilà la grande question qui s'agite.

La cité révolutionnaire a une presse active, qui, chaque jour, énonce ses doctrines ; elle a ses assemblées dans les clubs démagogiques ou les réunions de la franc-maçonnerie ; elle a des chefs avoués, dont le plus actif, sinon le plus glorieux, s'appelle Garibaldi.

Cette cité, elle s'étend partout ; dans tous les pays du monde se trouvent des hommes qui y ont droit de bourgeoisie. Exerce-t-elle son domaine dans notre patrie ? Non pas, certes, d'une manière générale, il s'en faut ; mais n'y a-t-il pas quelqu'établissement où l'on ne professe pas ouvertement peut-être toutes ses maximes, mais où l'on admire ses hommes et ses actes ? Le fragment de cette cité, opposée à la cité de Dieu, il a aussi dans ce pays son expression



dans le journalisme, son moyen d'action dans une association, et nul ne serait embarrassé de nommer son chef.

Maintenant, que l'esprit révolutionnaire qui a fait la France ce qu'on la voit, dont la main sacrilège s'est emparé de Rome, qui cherche à satisfaire en toute rencontre sa haine contre tout ce qui est religieux, qui introduit partout où il domine ses doctrines anti-sociales, et tend à établir l'obscénité dans les mœurs publiques; que cet esprit triomphe en Europe pour un temps plus ou moins long, cette victoire donnera certainement une force plus grande à ceux qui, jusqu'à un certain point, sont ici animés de son souffle : il y aura une lutte plus redoutable à soutenir avec eux; notre société courra de plus grands périls.

## XI.

N'est-il pas clair maintenant que pour conjurer un mal qui déjà se fait sentir, et qui peut devenir plus funeste, il y a des devoirs à remplir, une action à opérer ?

Tout homme, qu'il s'en rende compte ou non, appartient nécessairement à l'une des cités dont j'ai parlé, du moins par les tendances de son esprit ou de son cœur, et l'inaction pourrait, en certains cas, mettre au nombre de ceux dont on se pense l'adversaire.

Tout d'abord, il faut nettement prendre son parti, déterminer à quel drapeau on veut appartenir. Pour cela, il faut réfléchir; considérer attentivement ce qui se passe; voir dans les faits le résultat des idées; se demander ce que la société peut gagner à subir l'action de telles théories; examiner avec sagacité parmi les apôtres des doctrines qui se disputent le monde, chez qui se trouve comme principe de leur zèle, un amour sincère du bien; puis se dire à soi-même : où ma conscience d'honnête homme me dit-elle de me ranger ? Une raison droite et ferme qui ne cède pas aux vaines déclamations, aura bientôt formé son jugement, dont, au reste, elle devra demander la confirmation à la religion. Si celle-ci est vraie, toute doctrine qui tend à affaiblir son empire est évidemment erronée et par conséquent funeste. Lorsqu'on aura connu, ce qui ne sera guères difficile, dans quel camp on doit prendre place, il faudra voir quel devoir on aura à accomplir.

Dans l'état actuel de la société, où il y a discussion sur tant de questions religieuses, historiques, sociales, dont la solution importe beaucoup au bien public, il faut se mettre en état de défendre la vérité, ou du moins, de ne pas se laisser pervertir par l'erreur. Ce

besoin demande à chacun une certaine étude, en rapport avec son éducation et ses loisirs. A ceux qui le peuvent, c'est un devoir de s'imposer le travail d'examiner eux-mêmes les problèmes qui s'agitent, de pénétrer, par la réflexion, dans leur essence, de demander à l'histoire l'utilité politique de telles théories, et d'ouvrir les livres des hommes compétents qui ont traité les matières en question.—Etudier, acquérir des connaissances utiles, donner à son intelligence un domaine plus étendu, goûter cette jouissance si pure que produit la perception de la vérité, voir cette vive lumière qui dissipe les ténèbres, où, relativement à des objets importants, se trouvait péniblement plongé l'esprit, sentir sa raison se pénétrer d'une force qui lui permette de prendre part à une discussion, se voir investi du noble pouvoir de contribuer au bonheur des autres en leur enseignant la vérité ; est-il une occupation plus agréable, plus utile, plus propre à rehausser la dignité humaine, à promouvoir le bien de la société ?

Eh ! bien il faut, autant qu'on le peut, se livrer à ce travail intellectuel. Il faut vaincre l'indolence naturelle, le goût des amusements et des plaisirs, l'attrait pour les lectures frivoles qui ne donne à l'intelligence qu'une délectation funeste ou du moins stérile.

Sans doute, le délassement est souvent une nécessité ; la société impose des devoirs auxquels il serait injuste de se soustraire ; l'exercice de ses fonctions professionnelles, le soin à donner aux moyens de s'assurer une honorable existence et de pourvoir à l'avenir d'une famille : tout cela demande du temps et ne permet pas toujours de longues études en dehors de celles qui peuvent intéresser spécialement l'état qu'on a embrassé. Mais le zèle pour les intérêts de la religion et de la patrie doit faire consacrer à l'acquisition des connaissances qui mettent en état de les servir, tant d'heures, livrées trop souvent à un loisir dangereux.

Ce goût des études fortes et sérieuses, une association comme celle-ci a pour but de le satisfaire, par les questions dont elle provoque la discussion, par les livres qu'elle peut recommander ou même fournir à ses membres, et par une certaine direction, qui donne aux travaux intellectuels une impulsion vers un but d'utilité indiqué par les circonstances.

Quant à ceux à qui différentes causes ne permettent pas une étude personnelle, ils peuvent trouver dans les discussions qui, de temps à autre, ont lieu dans cette enceinte et dans les lectures qui s'y font entendre, des connaissances dont l'acquisition ne peut manquer de leur être avantageuse.

## XII

La vérité que la science donne ne doit pas être l'objet d'une contemplation stérile ; il faut que l'intelligence qui la possède, la communique aux autres. Est-ce aimer la vérité que de voir avec indifférence l'erreur qui la combat étendre son empire ? Il y a dans toute proposition erronée un venin, qui, après avoir infecté l'esprit, s'exhale, par la parole, en miasmes pestilentiels pour la société.

Un poète a dit :

“ Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est beau.”

Nous pouvons dire aussi justement : Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est utile. Et par une conséquence naturelle, il faut ajouter : toute erreur est un mal, elle est toujours nuisible.

Quiconque entend une fausse doctrine, doit s'il le peut, la combattre. L'énoncé d'un principe erroné est une provocation à notre force intellectuelle ou à notre courage moral. Si le gant n'est pas relevé, le champion de l'erreur en concevra une audace, à l'aide de laquelle, il pourra remporter une victoire funeste. A la vue des effets déplorables des faux principes, dont souffre la société, que chacun se sente animé du zèle de soutenir les saines doctrines. Il n'y a pas seulement à se tenir sur la défensive ; il faut la noble et sainte ambition de la conquête ; la vérité a le droit de dominer les esprits ; l'intelligence qui la possède a le devoir d'étendre son empire.

Il faut profiter de toutes les occasions pour affirmer la vérité, dans quelqu'ordre que ce soit. C'est souvent sous l'influence d'une parole entraînante que se forment les convictions. Exprimez hardiment, vous dirai-je, Messieurs, les idées que vous croyez propres à produire quelque bien dans la société. Soutenez-les, non pas, sans doute, avec l'ardeur passionnée de la dispute, mais avec une assurance et une fermeté qui fassent passer votre persuasion dans l'esprit des autres. Toute parole honnête dans la personne de celui qui la profère, digne dans l'expression avec laquelle elle se présente, énergique dans son accent indiquant la persuasion, et lumineuse par les vérités qu'elle exprime, a toujours un salutaire effet.

Tenez à éclairer le peuple, à le mettre dans la voie droite malgré tous les obstacles. Il est des hommes qui usent de la maxime du plus grand ennemi qu'ait eu la vérité : “ *Mentez, il en reste toujours quelque chose,* ” et dont la bouche ne s'ouvre que pour tromper et inspirer les mauvaises passions ; vous, faites entendre hardiment

la vérité, dans un langage ferme et modéré tout à la fois ; exprimez-vous avec une dignité qui en impose, et votre parole peu à peu répandra la lumière ; tôt ou tard, elle triomphera, selon cet axiôme chrétien : *Magna est vis veritatis et prævalebit* ; la force de la vérité est grande et elle prévaut.

Mais le talent ou l'occasion de la parole ne sont pas donnés à tous : votre intelligence, enrichie par l'éducation, aura un autre mode d'expression, un autre moyen de propagande en faveur de la vérité, une autre arme pour défendre la foi catholique et la nationalité canadienne. Quelle n'est pas la puissance de la plume ? Servez-vous en pour répandre la lumière et former vos compatriotes aux sentiments généreux, et par les journaux, et par des écrits, agents puissants d'un zèle éclairé mis au service de la plus sainte et de la plus noble cause.

## XIII

Lorsqu'on examine, d'un côté, la rapidité avec laquelle se sont répandues les doctrines funestes à la société, et de l'autre, l'opposition que ces doctrines devaient rencontrer dans la raison, la conscience et le véritable désir du bien public, on est surpris de l'empire qu'elles ont exercé. Sans doute cela s'explique par les passions qu'elles favorisent ou par l'ignorance qu'elles exploitent. Mais il faut le dire, la cause première de cet effet déplorable, se trouve dans un zèle de propagande, qui, on le sent, est inspiré par l'esprit opposé à celui qui a soufflé sur les apôtres, et dans une impudence hardie, qui ne sait rougir ni devant la vérité, ni devant la vertu. Ces hommes ont été à l'école de l'un de ces maîtres hideux de la France en 93, qui disait : " pour réussir, il faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace."—Ce mot de Danton, je le dis sans hésiter ; est d'une vérité profonde.

L'audace, c'est l'arme des hommes du mal. L'on ne saurait dire tout le succès qu'elle a eu. Il y a, au contraire, chez les hommes de bien, une certaine timidité qui s'explique, parceque la réserve, la modération est une vertu, mais qui cependant deviendrait une imprudence et une lâcheté, en présence de la hardiesse avec laquelle s'affirment et s'imposent des doctrines de peste et de mort pour la société.

Il faut opposer à l'audace satanique du mensonge, l'audace apostolique de la vérité, élever une voix forte contre l'erreur, et se montrer disposé à l'écraser, sous le poids d'une raison supérieure à tous les sophismes. Alors on verra reculer encore les propagateurs des

fausses doctrines jusqu'à l'hypocrisie d'affecter certaines formes religieuses. Il faudra poursuivre la victoire, ôter le masque, montrer tout ce qu'il y a de hideux dans ces visages où se reflètent si pitoyablement les égarements de l'esprit et la corruption du cœur ; et les livrer sans pitié au mépris et à l'indignation publique. Ils crieront alors à la charité, à la tolérance. L'Évangile, qu'ils auront l'imprudence d'invoquer en leur faveur, vous montrera les anathèmes du Christ contre les séducteurs du peuple. Laissez les crier, comme les esprits, qui possèdent les énergumènes, sous l'effet de l'exorcisme.

Maintenant, je dirai que s'il n'y a pas de ménagements à garder envers ceux que l'on sait ne pas vouloir se convertir, être au contraire toujours disposés à pervertir, il n'en est pas de même à l'égard de ceux qui, appartenant à la cité du bien dont je parlais tout-à-l'heure, par le désir général qu'ils ont de servir la religion et la société, usent de moyens qui ne seraient pas propres à atteindre ce but. Une éducation sous quelque rapport erronée, des préjugés d'école ou de parti, peuvent sans aucune intention perverse de leur part, leur faire soutenir des thèses qu'ils rejetteraient, s'ils étaient convaincus, qu'elles tendent au détriment d'une cause sacrée, qui leur est chère. Sans doute, on doit combattre ce qu'il y a de faux dans les idées qu'ils émettent, signaler le danger que leurs doctrines peuvent offrir, et entrer dans une discussion qui ait pour arme une logique puissante et précise, mais qu'on n'exagère ni en elles-mêmes, ni en leurs conséquences, les théories que l'on croit demander une réfutation. Qu'on ne sacrifie aucun des droits de la vérité ; qu'on ne l'isse aucune maxime, aucune assertion préjudiciable à l'enseignement et aux lois de l'église, sans en montrer la fausseté : C'est un droit, c'est un devoir. Mais faut-il prêter à ceux dont je parle des intentions perverses, employer à leur égard le langage de l'indignation, les blesser par des injures personnelles, en un mot, les traiter non comme des amis qui se trompent, mais comme des ennemis à qui il faut faire une guerre acharnée ? Je pense qu'un tel procédé est contraire à la justice, à la charité, à l'intérêt de la cause que l'on défend, et qu'il dénote quelquefois chez ceux qui l'emploient plutôt une passion à satisfaire qu'un zèle pur à exercer.

Une réfutation forte, solide, mais calme, modérée, pleine d'égards pour les personnes et sachant dans l'occasion s'adresser avec délicatesse, à leur conscience ou à leur cœur, aurait presque toujours pour effet de convaincre les hommes honnêtes, auxquels elle s'adresserait. Mais dès lors qu'elle emploie l'injure, elle excite dans celui qui en est l'objet, une irritation qui l'empêche de saisir la

force des raisons qu'on lui a opposées, et le rattachent plus fortement encore, par un effet de l'amour-propre blessé, au soutien de l'opinion énoncée d'abord ; de là des contestations sans fin, une querelle animée, pleine d'invectives, entre des hommes religieux, ecclésiastiques même, qui n'est pas toujours sans scandale, fournit des armes aux ennemis des bons principes, et fait répéter avec malice le vers du poète :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?

Que de bonnes causes ont vu leur succès compromis par une défense où la vérité n'avait pas pour auxiliaire la charité ?

Nous avons donc à prendre garde de ne pas affaiblir l'armée de ceux qui défendent l'ordre religieux et social contre l'envahissement de l'impiété et de l'immoralité, par des divisions que l'on pourrait, avec un peu de prudence et de modération, éviter ou rendre moins éclatantes. Dans une lecture que j'ai faite devant cette association, j'ai établi que la vérité fait la vie des sociétés ; mais je tiens à répéter l'antique adage : l'union fait la force.

#### XIV.

Messieurs, j'ai dit les enseignements que les événements contemporains nous donnent et les devoirs qu'ils nous imposent. Redoutant les doctrines dont nous avons vu les déplorables effets, nous emploierons tous nos efforts à les repousser de notre pays, et nous pourrons nous flatter qu'il sera préservé des malheurs qui viennent d'occuper si tristement notre attention. Nous serait-il permis d'entretenir une autre espérance ? Je ne sais si l'amour de la patrie produit en moi une chimère ; mais j'ose penser, j'ose même dire, que nous pourrons contribuer en quelque chose à la réaction salutaire qui doit s'opérer dans la société, prise en général, si elle n'est pas condamnée à périr. L'expression de nos idées, de nos sentiments, peut avoir sa part d'influence sur l'opinion publique qui fait la vie morale des nations.

Aujourd'hui, quel est l'attentat qui révolte le plus le cœur des catholiques et celui de tous ceux qui ont le sentiment de l'équité naturelle ? N'est-ce pas la spoliation de l'autorité temporelle du Vicaire du Christ, si préjudiciable à l'Eglise, si contraire aux lois de la justice ? Si un cri d'indignation s'élevait avec une grande force de la société catholique tout entière contre cet acte monstrueux, il pourrait effrayer les brigands, maîtres de Rome, et éclairer sur la question du pouvoir pontifical, des hommes indécis peut-être sur le droit et l'opportunité de ce pouvoir, et dont un certain

nombre mettent la main aux événements du temps. Croyez-vous que l'hésitation de Victor-Emmanuel à aller se mettre à la place du successeur de St. Pierre soit dûe à une autre cause qu'à la crainte de l'esprit public ? Eh ! bien ne pourrions nous pas élever notre voix en faveur du Siège Apostolique, soit par des protestations solennelles, comme celles de ces grandes assemblées que les catholiques tiennent dans les Etats-Unis, soit par d'autres moyens qui peuvent donner la publicité à une opinion ? Nos accents grossiraient la clameur de réprobation qui abattraît les ennemis de la Papauté, comme les cris des enfants d'Israël ont fait tomber les murs de Jéricho.

Qu'ont fait nos zouaves, malgré leur petit nombre comparatif ? Joints aux autres, ils ont aidé à maintenir l'ordre dans l'Etat pontifical, et ils eussent contribué à repousser les Garibaldiens, si ceux-ci fûssent venus les attaquer sans la masse de l'armée italienne : allez demander au Saint Père, s'il a reçu avec indifférence le secours que sont venus lui offrir le dévouement et la bravoure de nos jeunes compatriotes : il saura aussi apprécier notre protestation contre l'injustice dont il est l'objet.

Mais une action salutaire, au delà des limites de notre pays, nous est aussi réservée.

Le Canada n'est pas si obscur que nous pouvons être portés à le croire. Il a son renom à l'étranger par ses beautés matérielles, la magnificence des ondes du roi des fleuves qui l'arrose, ses lacs aux vastes contours, ses rivières aux bords gracieux, ses promontoires si pittoresques, la situation magique de sa cité de Québec et ce pont gigantesque, jeté sur le St. Laurent, la plus grande merveille du monde en ce genre. Il a une histoire dont les récits excitent l'intérêt ailleurs que chez nos compatriotes. Il a des rapports intimes avec trois des plus grandes nations du monde : la France, par son origine, l'Angleterre, par sa dépendance politique, les Etats-Unis par le contact habituel d'un voisinage immédiat. Il a un commerce, qui, au loin et dans les plus grandes cités, fait compter avec lui. Il a une littérature que la renommée commence à glorifier.

Tout cela attire sur notre pays les regards des autres nations ; mais quand leurs yeux se fixent sur lui, ils lui trouvent un caractère tout spécial : l'esprit religieux forme sa physionomie historique et sociale. En effet, l'action catholique nous a faits ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leurs personnes, la foi, la piété, la probité peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré le courage des martyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol ; elle a encouragé l'intrépidité de ces héros qui avec un dévouement si valeureux ont soutenu la colonie naissante ; elle a provoqué

L'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et si importantes découvertes ; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait dû nous anéantir ; mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'envahissement de cette impiété qui a amené la Révolution française avec tous ses désastres. C'est la religion qui a maintenu en nous une loyauté, qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom, dans l'union américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité, qui sont pour nous un si noble orgueil ; c'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs, que distinguent ces qualités, disparues hélas ! chez tant d'autres peuples ; le respect pour les choses sacrées, l'honnêteté qui fait rougir le vice, la probité dans les transactions, l'urbanité dans les rapports sociaux, et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparaît aujourd'hui dans les hautes classes, comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans la législature, dans la presse presque tout entière, dans toute l'expression sociale. Pourquoi ne dirais-je pas maintenant que la religion, par un bienfait de la Providence, qui la voit dominer en ce pays, donne cette paix, cette sécurité, ce bonheur moral que ne connaissent plus tant d'autres sociétés ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* a dit en parlant de la France d'autrefois : « Les étrangers qui la visitaient, s'en retournaient, en disant au dedans d'eux-mêmes : ce royaume est réellement le plus grand entre les nations. »—Les visiteurs nombreux et souvent distingués qui viennent sur notre sol, ne peuvent-ils pas redire à leur tour ; le Canada est le pays le plus religieux du monde ?

Quelle gloire pour nous ! Mais ne puis-je pas dire aussi : Quelle leçon pour les autres ! Elle peut n'être pas sans utilité. L'hommage que nous rendons à la religion peut accroître ailleurs son empire. Il est des peuples dont la population ne l'emporte pas sur la nôtre, et dont la renommée a été, si je puis m'exprimer ainsi, une édification pour les autres nations. Les vertus civiques de Sparte tout exagérées qu'elles aient été, ont été longtemps un modèle offert à la société. A plus juste titre, la Suisse, dans les temps modernes, a été une leçon efficace de simplicité, de patriotisme et de noble loyauté.

Cette mission de propagande morale pour notre pays, n'a-t-elle pas eu déjà son action par la haute estime que nos Zouaves se sont attirée, dans la France qu'ils ont traversée, et à Rome où ils ont été en contact avec tant de milliers d'étrangers ? Ils ont réveillé partout l'idée de la foi et des mœurs antiques ; leur passage au



milieu du pays de nos pères, a excité une sensation glorieuse pour nous, et qui a laissé une leçon de foi, d'honneur moral et de dévouement, qui n'a pas été écoutée sans profit. Elle a rappelé à la France cette religion qui a autrefois fait sa gloire ; et qui sait si ce souvenir, ranimé par nos compatriotes n'a pas ramené le sentiment de la foi, au cœur d'un certain nombre de ces soldats, qui combattent pour la défense de leur pays. Donnons encore, en subissant de plus en plus, dans nos mœurs, notre littérature, notre état social, l'influence de la religion, donnons un enseignement salutaire à notre mère-patrie. Présentons lui un antidote contre le venin qu'elle recèle en son sein et qui a cherché à se verser sur nous. Soyons-en persuadés, un exemple de vertu, jeté dans le monde, reproduit par l'histoire, peut être une semence, qui, pendant longtemps et dans bien des cœurs, produise de ces fruits dans lesquels une société trouve un aliment pour sa vie morale.

Non, ce n'est point un rêve dont je fasse entendre une expression délirante ; ce peut être pour nous une glorieuse réalité. Sachons comprendre cette destinée, en quelque sorte, apostolique, dont nous sommes honorés. Exerçons notre zèle, d'abord dans notre propre pays, en combattant énergiquement les doctrines irrégieuses et anti-sociales, qui cherchent à s'y introduire, et en fortifiant de plus en plus en nous les croyances et les mœurs qui ont fait notre vie et notre honneur. Puis avec le temps, nous pourrons faire servir au bien des autres sociétés l'influence que nous aurons acquise par une population plus nombreuse, une prospérité nationale plus éclatante, une renommée littéraire plus glorieuse.

Un des moyens d'atteindre ce noble but, ce sont les associations du genre de celle à qui je viens d'adresser mes humbles paroles. Puisse cette Union Catholique, croissant et florissant de plus en plus, travailler efficacement pour sa part à l'éloignement des dangers qui nous menacent dans le présent, et à la réalisation des espérances qu'il nous est permis de former pour l'avenir.

J. S. RAYMOND, Ptre.

---

# VALENTINE

NOUVELLE

---

## PREMIÈRE PARTIE

### I

On était dans la seconde quinzaine d'août. M. du Breuil, riche propriétaire foncier, venait de jeter un coup d'œil sur ses abondantes récoltes et il rentrait à sa maison de campagne au moment où le soleil commençait à décliner à l'horizon.

— Valentine, es-tu prête ? dit-il en s'arrêtant sur le seuil.

— Oui, mon père, répondit une jeune fille, et je viens de dire à Jean d'atteler.

M. du Breuil hésita un instant, car il revenait des champs et craignait de salir le salon. Mais ébloui, attiré malgré lui, il s'avança vers sa fille en l'admirant des yeux.

— Quelle toilette ravissante ! dit-il pour ne pas exprimer trop crûment à Valentine combien il la trouvait jolie.

Mais il savait bien, l'heureux père, que ce n'était pas la toilette qui était belle, mais sa fille.

Il l'embrassa sur le front en disant :

— Je vais m'habiller. Nous avons le temps. Nos voisins ne dînent qu'à six heures.

Avant de sortir il ajouta, un peu maladroitement peut-être, comme font souvent les pères :

— Ah ! mignonne, tu as des intentions hostiles ; tu veux faire des conquêtes !

Puis il monta les escaliers très-content de lui.

— Je la prépare, murmura-t-il ; je la prépare.

Reste à savoir si les jeunes filles ont besoin d'être préparées à ce grand acte du choix d'un époux. Ce n'est pas probable.

Mademoiselle du Breuil avait un genre de beauté bien rare de nos jours, parce que la nature n'en est pas prodigue, et parce que la vie mondaine en dérange parfois le complet épanouissement. Si l'on rencontre assez souvent la forme accomplie, il faut presque toujours renoncer à trouver en même temps l'âme se révélant librement dans le regard, et cette simplicité dans l'expression du visage qui semble réservée aux peuples primitifs. Mademoiselle du Breuil réunissait ces trois conditions de la beauté parfaite d'une femme, et elles s'harmonisaient avec les fleurs voilées de l'adolescence, voilées comme les roses par les pâleurs du matin avant de s'empourprer de l'éclat de l'aurore. La délicatesse des contours, leur élégance et leur souplesse, la pureté des lignes, la grâce des mouvements, la pensée rêveuse rayonnant dans un limpide regard, indiquaient chez cette jeune fille un être né pour aimer et, en même temps, une sérénité profonde provenant d'un cœur dont la sensibilité n'excluait ni la force ni la fierté. Brune de cils et de cheveux, blanche de teint, d'une taille moyenne, svelte, bien proportionnée, Valentine avait en outre le charme de la finesse du sourire, le son vibrant et perlé de la voix, son à la fois doux et sonore. Il y avait aussi en elle une indolence naturelle ; non ce penchant à l'oisiveté des femmes dont l'âme et l'esprit sont vides, mais cette indolence exquise qui n'est que le repos de la force, l'attente, la rêverie de la dix-huitième année, l'exercice de l'observation, la contemplation de la vie, la concentration de la pensée, puis son vol vers la hautes sphères où apparaissent les destinées futures, et, dans des régions moyennes, les rôles triples et sacrés de fille, d'épouse, de mère. L'éducation moderne a de nombreuses ressources, mais Valentine, sans être ignorante, avait plutôt appris par elle-même que par les autres. Ayant dès l'enfance, perdu sa mère, elle n'avait point quitté son père, qui l'adorait. La vie de campagne a ses grandeurs. Limitée sous le rapport des arts et des distractions frivoles, elle imprime à l'âme, par un contact incessant avec la nature et Dieu, un essor droit et vigoureux que l'existence des villes ne donne pas toujours. D'un côté, l'activité est factice, fébrile, intermittente, prompte aux lassitudes ; de l'autre, aux champs, elle est grave, recueillie, mais persistante. Quand Valentine, de retour d'une promenade où elle avait été saluée sur son

passage par des sourires respectueux et de bonnes paroles, rentrait le soir, elle rapportait en elle quelque chose de sain et de fortifiant. Reine d'un petit monde auquel sa présence promettait la sécurité du jour et de l'avenir, elle vivait dans un atmosphère de calme, de tendresse, de protection donnée et reçue.

Après que son père se fut éloigné pour s'habiller, elle demeura un quart d'heure à peu près sans bouger, non par crainte de froiser sa jolie toilette, mais au contraire parce qu'elle n'y songeait plus et pensait à toute autre chose. Tout à-coup elle se leva, fit quelques pas dans le salon avec cette nonchalance souple et suave qui lui allait si bien, puis elle s'arrêta, et son regard brilla d'un fugitif éclair.

— Mon père a raison, dit-elle : je suis trop parée.

Elle monta vivement à sa chambre et se vêtit d'une robe très-simple. Le chapeau de gaze blanc et léger comme un nuage qu'elle avait projeté de mettre fut délaissé en faveur d'un grand chapeau de paille, un vrai chapeau de faneuse. Un mantelet noir sans garniture compléta cette toilette.

Quand M. du Breuil redescendit, il fut étonné.

— Quel changement ! dit-il.

Puis, approuvant sa fille, comme toujours, il ajouta :

— Tu as bien fait. Les la Fosse verront que nous sommes venus en voisins ; cela leur fera plaisir.

## II

Dès qu'il fut installé avec sa fille dans une calèche un peu ancienne, un peu trop vaste, mais élégante et solide, M. du Breuil, sage et avisé comme il l'était, ne put s'empêcher de dire :

— Ce n'était pas trop la peine d'aller en voiture. C'est si près !

— Cela promène les chevaux, répondit Valentine.

Quoiqu'elle fût d'habitude assez expansive, surtout avec son père, elle semblait ce jour-là réservée, presque taciturne. M. du Breuil était loin de s'en plaindre. Il aurait fallu des circonstances bien extraordinaires, bien surprenantes, pour que cet heureux père ne fût pas toujours satisfait de la conduite et de l'attitude de sa fille. Sachant parfaitement les conséquences possibles du dîner qu'il avait accepté, il se réjouissait intérieurement de remarquer, chez Valentine, une émotion continue et mal déguisée, analogue à celle d'une jeune fille qui va à son premier bal.

— Elle a beau faire, pensa-t-il, elle est émue. Tout va bien.

Le pays où ils se trouvaient méritait un regard. C'est une contrée

un peu sauvage, que la nature semble avoir créée avec efforts et déchirements. Les yeux, sur les hauteurs, découvrent toujours une double ou triple ligne de montagnes, dont les plus rapprochées se montrent distinctement à travers la transparence d'un air pur, et dont les dernières flottent indécises à l'horizon, dans les ondes plus épaisses de l'atmosphère. Ces montagnes de granit, nues, hautes sombres, sans vignes à leurs flancs, sans arbres pour couronner leurs têtes, sont d'inaccessibles sommets où la vie ne monte pas, où l'effort de l'homme atteint à peine, en cas de nécessité absolue, par des routes et des sentiers sinueux qui grimpent, se replient, se contournent, comme ferait un serpent enlaçant un géant. Un peu plus bas, apparaissent des landes incultes, désespoir du cultivateur qui les traverse tristement parce qu'elles ne rapportent rien, rien qu'un peu de nourriture pour des moutons d'une taille exiguë, excellents au goût du reste, et dont la chair conserve le délicieux parfum des herbes aromatiques qu'ils disputent et ravissent aux rares lièvres échappés au plomb des chasseurs. Ces landes ont encore une richesse, non immédiate, mais qui ne va pas tarder à répandre l'abondance autour d'elles : ce sont les sources. Elles suintent, elles coulent, elles se rassemblent : elles forment des ruisseaux limpides qui descendent dans des vallées au sein desquelles la vie et la végétation débordent. Ces ruisseaux abreuvant des prairies superbes. Un peu au-dessus d'elles, parfois au même niveau, éclatent sans ordre et avec symétrie et harmonie pourtant, car la nature, si capricieuse et si diverse, n'a jamais de tons criards, l'or des blés, la verdure des vignes, si changeante en automne, les blanches fleurs du sarrasin, les sombres feuilles des pommes de terre, les grappes jaunes du maïs. Ces couleurs alternées, contrastant avec le sol d'un brun chaud, sont reliées entre elles par les haies vives qui servent de démarcations et qui sont elles-mêmes jalonnées par des frênes élancés, par des chênes trapus ou des peupliers tremblants. Des châtaigniers énormes, majestueusement distancés sur les collines intermédiaires, marquent le point précis où la végétation s'arrête. A leurs pieds court la mousse, envahie par les bruyères rampantes, par les fougères à la tige droite et flexible qui veulent vivre elles aussi, et, à la façon des faibles, se réunissent par touffes, par groupes, s'appuient l'une sur l'autre pour ne pas être brisées par un coup de vent, pour résister aux dévorantes ardeurs du soleil, aux rudes assauts des pluies d'orage.

Cette contrée, si grandiose par ses magnifiques perspectives, si charmante par ses gracieux détails, a longtemps ressemblé aux pays dont l'heure est passée ou n'est pas encore venue. Les communications y étaient et y sont encore difficiles. Henri IV a dit : " C'est

un très-beau pays que le Limousin ; il n'y manque que des routes." Il ajouta même : "J'y ai trouvé de bons chevaux pour faire la guerre, et de jolies filles pour l'oublier." Cette seconde phrase n'est peut-être pas digne d'être consignée par l'histoire, car le galant roi aurait au moins dû séparer d'une manière révérencieuse et précise son admiration pour les dames de celle accordée aux chevaux. Mais il songeait probablement à une bataille prochaine. Il est impossible, d'ailleurs, de mieux juger et résumer en trois mots l'aspect général du Limousin : très-beau pays, mais sans routes ; femmes remarquablement belles ; race de chevaux excellente et renommée presque à l'égal des meilleurs chevaux anglais.

L'inconvénient signalé par le roi Henri a presque entièrement disparu ; mais avec quels travaux ! avec quelle dépense ! Il suffit de visiter les ouvrages construits pour les chemins de fer pour s'en faire une idée. Il est assez malaisé de conduire même un cheval sur des pentes et des montées continuelles. Ce n'est que peu à peu, et à la suite des années accumulées, qu'on a pu, en dehors de la grande voie ferrée, contourner les montagnes, les éventrer au besoin, empierrer les terrains argileux où les tomberaux de cailloux s'enfonçaient, combler les chemins creux, élargir les sentiers, tarir les eaux stagnantes, diriger les eaux vives, élever des ponts là où l'on passait à gué les rivières et les ruisseaux.

On peut dire aujourd'hui que Henri IV serait tout à fait content s'il revenait dans ce pays

La propriété du Breuil, qui appartenait au père de Valentine, et celle du Fayan, qui appartenait à M. de la Fosse, colonel en retraite, chez qui le père et la fille allaient dîner, se touchaient par leurs extrémités. Elles étaient situées toutes deux dans l'angle formé par le confluent de la Vienne et de la Briance. Tout le monde connaît la Vienne, au moins de nom. On connaît moins la Briance, charmante petite rivière qui n'a d'histoire et de nom que sur les rives ignorées qu'elle parcourt. et qui se jette dans la Vienne entre Limoges et Aixe, en face de la masse pittoresque appelée la montagne de l'Aiguille.

En arrivant au Fayan, M. du Breuil et sa fille trouvèrent M. et madame de la Fosse, qui les attendaient.

— Vous êtes venue en voisine, dit madame de la Fosse en embrassant Valentine ; c'est bien aimable à vous.

M. du Breuil se détourna pour cacher un sourire.

— Je l'avais prévu ! pensa-t-il. Ma fille était entre deux écueils : une grande toilette ou une toilette négligée. Elle a sombré sur une toilette négligée. Je la crois un peu troublée, ma Valentine.

Heureusement que nous, les pères, nous sommes là pour sauver les naufragés.

La jeune fille, en dehors des compliments d'usage, ne disait rien, Elle paraissait chercher quelqu'un des yeux.

— Venez avec moi, dit madame de la Fosse à M. du Breuil ; je veux vous montrer quelque chose.

M. du Breuil s'empressa d'obéir, M. de la Fosse les suivit, et mademoiselle Valentine, par bienséance, les accompagna.

Ils montèrent tous un étage et pénétrèrent dans un corps de logis remis à neuf et nouvellement meublé avec un certain luxe.

— Est ce de votre goût ? demanda madame de la Fosse, dont le visage resplendissait de joie. C'est l'appartement de mon fils. Croyez-vous qu'il s'y plaise ?

— S'il ne s'y plaît pas, il sera bien difficile, répondit M. du Breuil.

Puis, apercevant Valentine, il ajouta :

— Qu'en dis-tu, Valentine ?

— On a une vue superbe, répondit-elle en regardant par la fenêtre.

— Elle ne veut pas laisser voir qu'elle a rougi, pensa M. du Breuil en souriant toujours.

— J'étais fort embarrassée pour le papier et les tentures, reprit madame de la Fosse. Vous comprenez ? un avocat ! Il fallait quelque chose de sévère, d'imposant. Mais je me suis dit ensuite que Paul, après tout, est ici chez son père et sa mère, et j'ai choisi des couleurs douces, riantes, plutôt gaies que trop sérieuses. Le sérieux de la vie, mon fils le connaîtra assez vite.

— Voilà pour l'y préparer, dit M. de la Fosse en montrant une bibliothèque.

Mademoiselle Valentine, qui ne voulait d'abord admirer que la vue extérieure, s'était pourtant rapprochée.

— Ah ! quels beaux livres ! dit elle.

Puis, s'adressant à M. de la Fosse :

— Avez-vous la bonté de m'en prêter, monsieur ?

Elle n'attendit pas la réponse et ajouta presque aussitôt :

— Pardon ! J'oublie que ces livres appartiennent à M. Paul.

— Est-ce que tu supposes qu'il ne t'en prêterait pas ? s'écria M. du Breuil.

Valentine fit un geste plein de réserve, indiquant qu'elle s'abstiendrait d'en demander.

— Il sera heureux de vous en offrir, mademoiselle, dit le colonel de la Fosse en répondant ainsi à ce langage muet.

— Et son fusil ! Vous ne voyez pas son fusil ? reprit madame de la Fosse. Paul est allé l'essayer.

— Ah ! observa Valentine, c'est pour ce motif que M. Paul n'est pas là ?

— Oui. Il reprend possession de ses domaines, de son pays. Il s'amuse C'est bien naturel. Il a assez travaillé. Il est avocat ! il est reçu avocat !

— Mais son fusil est-il bon, au moins ? Part-il bien ? dit M. du Breuil, qui essaya de dissiper par une plaisanterie l'ombre de mécontentement qu'il voyait sur le front de sa fille.

— Ah ! vous riez ! répliqua madame de la Fosse. On voit bien que vous n'avez jamais été séparé de votre fille.

— Il faudra bien que je m'en sépare un jour ou l'autre, dit M. du Breuil tout à son idée.

— Mais je suis ingrate envers Dieu, reprit madame de la Fosse, qui était, elle aussi, toute à son idée. Les peines de l'absence sont bien compensées par les plaisirs du retour. Mon fils est revenu, et il ne nous quittera plus.

En ce moment deux chiens de chasse haletants arrivèrent et bondirent autour de M. et de madame de la Fosse en leur léchant les mains.

— Voilà Paul ! dit celle-ci.

Et elle courut à sa rencontre.

Les autres personnes descendirent aussi. Paul de la Fosse serra la main de M. du Breuil et s'inclina devant Valentine.

— Nous soupirions après vous, beau chasseur, dit gaiement M. du Breuil.

— Je savais, en effet, que vous deviez venir avec mademoiselle, répondit Paul. Je suis sorti ; si j'étais resté, je n'aurais pu résister à mon impatience, et j'aurais été vous chercher. Je me suis éloigné de la tentation pour y échapper.

Mademoiselle Valentine prit sans doute pour elle la moitié de ce compliment. Pour ne pas avoir à y répondre, elle se mit à caresser les chiens.

— Quels beaux chiens ! dit-elle.

— C'est encore un cadeau de mon père, mademoiselle.

— Je regrette de ne pas avoir amené les miens. Ou plutôt, non ; ils se seraient battus avec les vôtres.

— C'est probable mademoiselle, mais ils auraient fini par s'aimer.

Paul monta chez lui pour changer de costume.

— Quel agréable parfum ! dit-il en entrant.



Il aperçut sur une table un bouquet que Valentine y avait oublié. Pensant que c'était une attention de sa mère, il s'en empara sans scrupule, le respira un instant et le plaça dans un vase qu'il eut soin de remplir d'eau.

### III

Paul n'avait pas un type de visage si parfait, si pur que celui de Valentine; mais il y avait entre eux des similitudes de race, de conformation et de caractère. Paul était beau, bien fait, distingué. Sa physionomie avait une très grande mobilité d'expression et indiquait plutôt les intermittentes ardeurs d'un tempérament nerveux que la placide et opiniâtre sérénité d'un homme d'étude. Ses mouvements, empreints d'ordinaire d'une grâce molle et souple, devenaient parfois d'une précision, d'une rapidité, d'une énergie surprenantes. Comme Valentine, il ignorait la contrainte. N'ayant jamais rencontré d'obstacles dans la vie, il ne les prévoyait pas plus qu'il ne les redoutait. Trois années passées à Paris ne l'avaient ni perverti, ni sensiblement changé. Par une sorte de droiture de cœur à laquelle se mêlait un peu de paresse d'esprit, il avait évité les écarts de conduite, les aventures bruyantes et absorbantes, les idées d'indépendance complète, les plaisirs non interrompus. La transition toutefois lui parut bien un peu brusque quand il quitta Paris pour jamais, afin de retourner dans les sauvages campagnes que traverse la Vienne.

— Je vais m'ennuyer, pensa-t-il.

Mais en approchant du pays natal, il sentit au contraire son cœur se dilater, sa poitrine respirer plus à l'aise. Le séjour de Paris et l'habitude des hautes spéculations intellectuelles ont parfois un danger : celui de faire croire que le bonheur n'est plus possible dans des conditions humbles et calmes. Paul avait dit de très-bonne foi, et comme pour se rendre justice à lui-même : " Je vais m'ennuyer !" Mais, heureusement, les sentiments simples et vrais sont d'une essence immortelle. Ils apparaissent et rayonnent au moment où l'on s'y attend le moins. Paul s'aperçut avec une surprise ingénue qu'il aimait son pays, qu'il aimait son père, sa mère, que son cœur battait de joie en les retrouvant, que le bonheur allait resplendir pour lui au milieu des souvenirs et des affections d'enfance. La destinée, qui semblait se complaire à créer à ce jeune homme une existence si douce, mettait le comble à ses bienfaits en plaçant devant lui, dès son arrivée, une charmante personne capable de faire oublier bien vite, par sa seule présence,

les images confuses et à demi-effacées qui s'agitaient encore, dans le lointain, au-dessus des brouillards de Paris. Pendant les vacances précédentes, Paul avait vu mademoiselle du Breuil, mais à de rares intervalles, brièvement, sans y penser beaucoup, préoccupé qu'il était de ses travaux, de ses distractions passées ou futures. Quand il fut définitivement confiné dans sa province, quand il eut dit adieu, pour toujours, à la vie parisienne, il accueillit comme une compensation souveraine le voisinage de Valentine, de cette belle déesse de la solitude qui venait à lui en éparpillant sous ses pas les roses de la jeunesse et les espérances de l'amour.

Valentine, elle aussi, fut un peu émue en revoyant Paul. Mais l'émotion a cela de bon dans les âmes pures : elle n'empêche pas cette gaieté saine et aimable, grâce à laquelle on fait à autrui les honneurs de soi-même. Le dîner fut donc fort gai. M. de la Fosse était un de ces militaires francs et loyaux près desquels on se sent à l'aise. Quant à sa femme, c'était la plus excellente créature que l'on pût rencontrer, et le bonheur naissait de lui-même autour d'elle, enfanté par un reflet du sien. Son mari lui avait fait part de certain projet dont M. du Breuil avait parlé discrètement. Mais elle avait répondu, avec ce bon sens délicat qui caractérise les femmes :

— Attendons, ne nous pressons pas. Laissons à Paul toute son initiative. Un mariage que l'on désire soi-même semble bien meilleur.

M. du Breuil, qui, sans trop de présomption, pouvait lire dans l'avenir la réalisation de son projet, se montrait par cela même de très-bonne humeur. Il examinait, sans en avoir l'air, sa fille et Paul. Il remarquait que, sans affectation, avec beaucoup de réserve et de politesse sérieuse, les deux jeunes gens étaient déjà fort empressés l'un envers l'autre.

Après le dessert, on alla au jardin. Paul et Valentine, sans y penser, s'isolèrent un peu. Ils causèrent de leur enfance.

— Vous rappelez-vous, M. Paul (Valentine disait *monsieur* à présent) le jour où nous nous sommes rencontrés là-bas, au pied de la montagne de l'Aiguille, et où vous m'avez fait si sigulièrement traverser la Vienne ?

— Si je me le rappelle !.. Il y a de cela dix ans.

— Onze, monsieur.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certaine. J'étais avec la Nardi. Vous étiez seul. Pas de bateau ! Un des métayers de mon père s'en était servi pour rentrer chez lui. Nous appelâmes le meunier. Le bruit de l'écluse couvrait nos voix. Enfin il parut. Je le vois encore, avec son

25 janvier 1871.

bonnet de coton, nous expliquant de loin que le passeur du gué de Vertamont lui avait intenté un procès à cause d'une prétendue concurrence. Le bon meunier nous conseilla d'aller jusqu'à Vertamont, de traverser là la Vienne et nous promit de nous faire ensuite traverser la Briance, ce qu'il pouvait faire sans s'exposer à une amende. Belle proposition ! J'étais harrassée de fatigue. Vous m'avez offert d'aller chercher votre bateau. " De l'autre côté ? — Oui. — Comment ferez-vous ? — Je ne sais pas. — Nagez-vous ? — Non. — Mais alors...." Vous ne m'écoutez plus. Vous avez poussé dans l'eau une planche d'un noyer qu'on avait abattu et scié sur place, vous vous êtes embarqué dessus, à cheval, ramant avec vos mains....

— Et avec mes jambes, qui pendaient dans la rivière.

— Je me mis à rire, d'abord. Nardi riait aussi. Je l'ai bien grondée ensuite. Elle aurait dû voir combien cette folle équipée était dangereuse, Vous avanciez, mais si peu ! Le courant vous entraînait vers l'écluse. J'eus peur. Je jetai des cris de détresse. Mais le meunier s'était retiré dans son moulin et ne voyait rien de tout cela. Enfin vous êtes revenu, tout mouillé, avec le bateau que vous aviez si vaillamment conquis. Je vous ai grondé. Mais vous n'en avez tenu aucun compte. Au contraire. Vous m'avez lancé de l'eau au visage afin de me mettre dans le même état que vous. Est-ce exact ? N'ai-je rien omis ? Je n'ai pas été à Paris, moi, pour oublier.

Elle se montrait peut-être un peu imprudente, et Paul, qui avait dans la tête la fumée de quelques verres de vieux vin du Périgord, fut sur le point de lui répondre qu'il n'avait pas cessé un seul jour, une seule minute, de penser à elle. Mais Valentine avait une physionomie si franche, si ouverte, et en même temps si digne, que Paul s'abstint fort à propos d'une galanterie banale qui eût fait regretter à la jeune fille ses épanchements fraternels. Il trouvait du reste un charme pénétrant à remonter ainsi le cours du passé.

— Je vais vous prouver que j'ai de la mémoire, reprit-il. Vous souvenez-vous du jour où je suis monté sur de rocher qui est là, au-dessous de nous, au bord de la rivière ?

— Pour me cueillir quelques fleurs qui pendaient sur nos têtes ?

— J'aurais été beaucoup plus haut et beaucoup plus loin s'il l'eût fallu, mademoiselle. Vous m'aviez dit : " Si tu me rapportes ces fleurs, je te donnerai quelque chose..."

Valentine baissa les yeux. La citation était très-certainement exacte, mais la jeune fille eût sans doute désiré que la mémoire de Paul ne fût pas assez bonne pour se souvenir de ce tutoiement malencontreux. Paul, du reste, en avait parlé sans y faire attention.

Il s'en repentit quand il vit Valentine froncer légèrement le sourcil et même faire un mouvement pour rejoindre son père. Mais M. du Breuil se livrait en ce moment avec M. de la Fosse à une discussion très-approfondie sur l'agriculture, et cela effraya un peu la jeune fille, qui resta près de Paul.

## IV

La nuit était descendue. La lune brillait. Les vastes horizons s'étaient couverts d'une pénombre mystérieuse. Un brouillard opaque suspendu sur le cours de la rivière ressemblait à l'immense trainée du manteau de quelque divinité disparue. Les montagnes profilaient au loin leur silhouette gigantesque, tandis que les arbres, les plantes, les brins d'herbe, s'endormaient immobiles au milieu de la sécurité profonde que leur promettait une nuit calme et presque lumineuse. La mélancolie de cette heure solennelle influa, sans qu'ils s'en doutassent, sur Paul et Valentine. Après les riantes explosions de leurs souvenirs d'enfance, après cette familière causerie dont il avaient formé, par une science innée du cœur, la base solide d'une intimité prochaine, ils éprouvèrent avec force l'impression du moment présent; et par une transition naturelle, l'intuition confuse et flottante de l'avenir apparut à leurs yeux. Mais un phénomène bizarre et assez explicable pourtant vint agir sur ces deux jeunes gens en sens inverse. Pendant que Paul s'abandonnait au charme de sa situation actuelle, Valentine, redevenue sérieuse, semblait écouter dans son esprit de sourdes rumeurs. Ses yeux noirs demeuraient fixés sur un point de l'espace comme pour y pénétrer et deviner un problème. Un mécontentement graduel et de plus en plus prononcé assombrissait sa physionomie. Valentine ne s'ennuyait pas, au contraire. Mais elle s'étonnait que son père la laissât si longtemps seule auprès de Paul. Elle s'étonnait elle-même d'y rester. Si elle le faisait, ce n'était déjà plus par une attraction involontaire et spontanée, par un désir fort naturel de prolonger une conversation agréable, c'était par suite d'une curiosité froide, presque hostile. M. du Breuil était-il donc d'accord avec les parents de Paul? Paul avait-il reçu un mot d'ordre qui l'investissait d'une liberté entière? Cette probabilité, cet arrangement préalable qui livrait d'avance Valentine, lui déplurent. Ces dispositions prises en dehors d'elle la blessèrent, et elle accusa Paul de s'y soumettre avant même d'avoir eu le temps de savoir s'il aimait Valentine.

Paul était pourtant en cela bien innocent. Il n'avait été mis

dans la confiance d'aucun projet ; s'il en existait, c'était à son insu. A peine arrivé, personne n'avait songé à lui imposer telle ou telle obligation. Mais, de son propre mouvement, il se laissait aller au charme d'une tendresse naissante. Il ne discutait pas ses sensations, il s'y livrait. Une jeune fille adorable était là, devant lui, dans la tiède atmosphère d'une nuit étoilée ; il s'inquiétait fort peu d'avoir ou de ne pas avoir, pour lui plaire, la permission des grands parents. Pendant qu'il parcourait d'un pied léger une route tracée exprès pour les plaisirs des yeux et du cœur, il ne s'apercevait pas que Valentine en suivait une toute opposée, route où elle avait la prétention de se guider d'après sa seule volonté et ses seules inspirations. On accuse les femmes d'être mobiles comme l'onde. C'est bientôt dit. Valentine, effectivement, n'avait pas conservé l'humeur enjouée et aimable qu'elle avait manifestée d'abord. Mais au fond de cette mobilité, il y avait, comme il y a dans celle de presque toutes les femmes, un légitime sentiment de fierté et un grand respect de soi-même. Paul était dans son droit en marchant vers la conquête avec l'insouciance intrépidité d'un jeune homme qui revient de Paris. Il s'inquiétait fort peu d'être fait prisonnier. Il n'y pensait même pas. Valentine était dans son droit aussi en montrant que la conquête d'une femme accomplie n'est pas si facile qu'on le croit.

Paul, cependant, restait réservé. Il parlait du vaste paysage qui se déroulait devant eux, de sa joie de le revoir. Il avait besoin d'admirer, et, n'osant préciser l'objet de son admiration, il la répandait, en attendant, sur les magnifiques aspects de la campagne à demi-voilée. Mais, à travers cette généralisation, on devinait l'émotion intime, le trouble.

— Vous remplissez bien votre rôle, dit tout à coup Valentine, d'un ton froid.

— Quel rôle ? demanda Paul avec étonnement. Que voulez-vous dire ?

Elle hésita un peu et ajouta :

— Moi !... Je n'en sais vraiment rien.

— Vous avez prononcé un mot dont je cherche le sens sans le trouver. Un rôle ?...

— Vous y pensez encore ! Le privilège des amis est de causer à tort et à travers. Vous en avez usé. Moi aussi.

— Ah ! vous saviez ce que vous disiez !

— Soit ! Je vous ai sans doute remercié de votre empressement à remplir votre rôle de maître de maison. Vous faites les honneurs à merveille. J'ai passé, grâce à vous, une soirée fort agréable... fort amusante.

Puis, se levant, elle rejoignit madame de la Fosse et son père. Elle fut gaie, mais d'une gaieté un peu forcée, un peu ironique. Elle n'adressa plus que très rarement la parole à Paul, et en affectant avec lui, comme un signe d'indifférence complète, la plus grande liberté d'esprit.

Après avoir pris congé, M. du Breuil, dans la voiture, dit à sa fille :

— Es-tu contente de ta soirée ?

— Oh ! très-contente ! répondit Valentine. M. de la Fosse, sa femme et son fils sont parfaits.

— Il faudra leur rendre leur invitation.

— Oui. C'est obligatoire.

— Cela te contrarie ?

— Nullement.

— Quel jour veux-tu choisir ?

— Nous avons le temps d'y songer.

M. du Breuil n'insista pas. En arrivant, le cocher, sans motif plausible, fut admonesté. M. du Breuil se coucha de fort mauvaise humeur, et s'agita longtemps sans pouvoir dormir, en se livrant à un monologue dont voici à peu près le résumé :

— Ce Paul de la Fosse est donc un maladroit ! Qu'on vienne encore me dire que le séjour de Paris forme la jeunesse autant que les voyages ! C'est dommage ! Le colonel et moi nous étions d'accord. Il avait donné le Fayan à son fils en le mariant. Ce n'est pas l'intérêt qui me guide. Valentine est beaucoup plus riche que Paul. Mais les la Fosse sont la crème des honnêtes gens. J'aurais été heureux et fier de m'allier à eux. Et puis, le Fayan touche au Breuil. Les deux propriétés se complèteraient l'une par l'autre et deviendraient une exploitation hors ligne. J'ai trop de terres arables et pas assez de prairies. Or, sans prairies, pas de bestiaux ; sans bestiaux, pas d'engrais ; sans engrais, pas de blé. Le guano me ruine. Il y a au Fayan, sur les bords de la Vienne et de la Briance, des pâturages de toute beauté, et, au moyen de quelques drainages partiels... Ah ! ce mariage convient si bien à Valentine ! Elle est comme moi, elle n'aime pas les gens trop riches. Paul, d'ailleurs, est avocat. C'est un beau titre. Il ne rapporte pas grand-chose, mais c'est un beau titre. Il est bon de l'avoir ; car si un matin on se réveille ambitieux, ou a du moins un point d'appui pour s'élever. Le colonel ne s'occupe pas d'agriculture, Paul non plus. Je gérerais les deux propriétés. Il y aurait fusion... et jamais confusion. Qu'est-ce que je demande ? Passer ma vie selon mes goûts. Il me serait bien plus agréable de travailler pour ma fille et pour ses enfants que pour moi. Aimera-t-elle Paul ? Quant à lui,

il faut lui rendre justice, il s'est enflammé tout de suite. Mais Valentine, qui, avait l'air d'abord assez bien disposée, a été à la fin d'un sec à faire frémir.

Comme tous les hommes d'action, M. du Breuil ne s'abandonnait jamais aux rêveries sans but, et cherchait toujours une conclusion à ses pensées.

— Ma fille fera ce qu'elle voudra, dit-il ; je ne la contrarierai pas.

Cette abdication de volonté lui rendit son calme habituel, et il s'endormit.

## V

Paul se mit en chasse le lendemain de bonne heure. Il souhaitait d'être seul, car les sensations de la veille avaient laissé dans son âme une forte empreinte et il désirait s'interroger à loisir.

— Est-ce que je suis amoureux ? se demanda-t-il.

Mais il comprit bien vite que cette question ne pouvait ni se poser ni se résoudre si facilement.

En revoyant Valentine, qu'il avait quittée presque enfant et qu'il retrouvait femme, il s'était d'abord félicité intérieurement d'un si charmant voisinage. Il s'étonnait maintenant d'être comme bouleversé par une commotion étrange. Le passé s'effaçait comme une longue série de jours inutiles. Paul sentait qu'il n'avait pas vécu et que sa vie véritable, allait commencer. Il pensa à son père et à sa mère, frappant exemple du bonheur dans la famille, bonheur que Paul, jusqu'alors, n'avait ni parfaitement apprécié ni ardemment souhaité. Après une existence utile, glorieuse, M. de la Fosse avait quitté une profession qui nécessitait de fréquents changements de résidence et s'était retiré au Fayon avec sa femme pour jouir en paix d'une tranquillité sédentaire achetée par de longs services. Sans négliger, même à présent, aucun des devoirs que la société impose, ils vivaient l'un par l'autre et l'un pour l'autre, unis encore d'avantage par cette suprême et auguste occupation de la vieillesse d'autrefois : la préparation à une vie nouvelle. Paul, dont la raison et la réflexion mûrissait vite sous la chaleur d'un amour naissant, devina la richesse d'âme qu'annonçait la tendresse constante de son père et de sa mère. Il les aimait plus encore et aspira à leur ressembler. Si peu qu'il eût vu le monde, il avait pu néanmoins remarquer l'indigence de ces cœurs qui s'isolent comme pour prouver leur force et qui ont ensuite besoin d'une perpétuelle agitation pour échapper à eux-mêmes,

recherchant sans cesse les distractions, la nouveauté, le bruit, tout ce qui peut les arracher à leur propre néant. M. et madame de la Fosse, au contraire, malgré les longues années de leur union, ne paraissaient pas avoir épuisé l'échange de tous les trésors cachés que leur affection contenait. Ils se suffisaient à eux-mêmes, sans jamais compliquer leur bonheur d'alliage, ni d'éléments étrangers. Paul, quoique bien jeune, ne considérait déjà plus le mariage comme une affaire de convenance, un sacrifice, un renoncement à la liberté. Il se présentait à lui comme la source pure et féconde d'où découlent toutes les félicités, toutes les prospérités, où s'abreuvent tous les désirs. Tout se lie et s'enchaîne, dans le bien comme dans le mal : Valentine expliquait à Paul son père et sa mère ; son père et sa mère lui expliquaient Valentine, et lui faisaient estimer à sa juste valeur une alliance qui promettait d'être, comme la leur, belle et longuement radieuse.

H. AUDEVAL.

*(A continuer.)*

---



## CHRONIQUE DU MOIS.

---

Un jour, M. Charles de Miranda, vice-président de la commission des finances et chancelier de l'ambassade espagnole à Paris, eut avec le ministre prussien une entrevue qu'il a publiée sous le titre de " Un dîner à Versailles avec M. de Bismark."

Ce dernier, excité par les vapeurs du vin qui s'élevaient en blanche poussière des bouteilles de Romanée, commit l'indiscrétion de révéler à son hôte espagnol quelques unes de ses pensées.

Il appert, par cet entretien, que la France avait raison de voir dans la nomination du prince Hohenzollern comme roi d'Espagne une menace contre sa sécurité.—" C'est grand dommage, disait le ministre du roi Guillaume, que les choses ne se soient pas arrangées ainsi : la France se serait trouvée prise au nord et au midi, et nous serions à Paris à l'heure qu'il est. Quel réveil pour votre peuple endormi depuis si longtemps!" Avis à ceux qui ont déblatéré contre les susceptibilités de la France pour avoir déclaré cette guerre désastreuse. Il est probable que, si elle eut différé plus longtemps dans sa politique d'aggression, les ficelles diplomatiques de Bismark auraient été converties en courroies qui auraient servi à enlacer d'avantage la France et à l'étrangler plus promptement.

Savez-vous ce que l'homme d'Etat allemand pense de la race latine? Il disait : " La race latine est usée ; elle a accompli de grandes choses, mais aujourd'hui, ses destinées sont finies, et elle est appelée à s'amoinrir peu à peu jusqu'à disparition totale, en tant que collectivité. Les hommes d'Etat prévoyants des pays latins doivent devancer et diriger ce mouvement de transformation, au lieu de s'épuiser en efforts stériles pour empêcher une chose

fatale..... Notre prince sur votre trône vous eût infusé, sans violence et sans humiliation, un peu de la sève allemande. La race germanique est jeune, vigoureuse, aussi pleine de vertus et d'initiative que vous le fûtes autrefois. C'est aux peuples du Nord qu'appartient l'avenir, et ils n'ont fait que débiter dans le rôle glorieux qu'ils sont destinés à remplir pour le bien de l'humanité."

Voilà un langage tranchant comme la lame d'une épée. On n'y saurait trouver le moindre sentiment de modestie, tant le succès aveugle. La phrase est arrogante comme les pensées qu'elle exprime. On sent qu'il n'est besoin d'aucun commentaire sur ce rôle glorieux que les peuples du Nord ont à accomplir pour le bien de l'humanité. Rôle glorieux, en effet, de faire couler le sang avec autant d'abondance que les pluies froides de l'automne ! Rôle glorieux de guerroyer pour faire des conquêtes et non pour défendre une cause légitime ! Rôle glorieux d'insulter les femmes, d'incendier les villages, d'assassiner des prêtres, et de surpasser en barbarie tout ce que l'histoire a pu nous apprendre jusqu'à ce jour !

Bismark disait : " Chez nous, il n'y a d'autre volonté souveraine que celle du roi ; seul le roi veut, parce que seul il a le droit de vouloir. Quelque haut placé que je sois, je ne suis que l'instrument de sa volonté politique, comme les généraux sont l'instrument de sa volonté militaire." Ainsi, les idées qu'il professe sont d'un césarisme absolu, d'une autocratie à rivaliser avec celle des czars de Russie. Il ne reconnaît nullement la savante pondération du système constitutionnel ; et, pour employer un argument *ad hominem*, si les fidèles sujets de sa majesté prussienne se font égorger aujourd'hui, c'est que telle est la volonté du roi. D'après ce principe, le débonnaire empereur d'Allemagne n'aurait guère plus d'humanité que le Saturne de la fable qui dévorait ses propres enfants.

Et pendant qu'au son des bouteilles, le ministre par trop confidant émettait ces idées aussi terribles et aussi lugubres que l'éclat des bombes au fort de la mêlée, M. de Miranda, avec un serrement de cœur indescriptible, recueillait ces paroles qui ont failli lui coûter la vie. On a annoncé tout récemment que, pour avoir publié le récit de cette entrevue avec l'oracle prussien, il a été traitreusement incarcéré ; et que le gouvernement espagnol, avec une bonhomie qui n'est pas dans son tempérament, a jugé à propos de ne point protester.

*In vino veritas* : ce vieux proverbe est aussi vrai pour M. de Bismark que pour les simples mortels.



Pauvre France ! combien souvent ce mot s'est échappé de nos poitrines ! Chaque matin, nous ouvrons les feuillets du journal avec tremblement, et pendant que nos regards dévorent avec anxiété la colonne des dépêches télégraphiques, un éclair de joie illumine parfois notre figure, et plus souvent encore, des flots de sang nous montent au front, et nous hochons tristement la tête. Le récit d'une victoire nous enflamme, tandis que la nouvelle d'une défaite nous donne un air morose. Alors nous sentons aux pulsations rapides du cœur que notre être se trouve remué profondément.

Les nombreux engagements qui ont eu lieu de tous côtés depuis le premier de l'an 1871, sont relativement de peu d'importance à côté de la bataille de LeMans qui s'est terminée par une défaite pour les armes françaises.

Quel prodige que ce courage indomptable des français, alors qu'à d'immenses désastres succèdent d'autres immenses désastres ! Quel peuple fortement trempé ! Nation héroïque jusque dans ses malheurs ! Après l'anéantissement presque complet de l'armée du Second Empire, d'autres armées ont surgi de tous côtés, et se sont élancées contre l'ennemi commun avec un suprême mépris du danger !

Le bombardement de Paris, depuis si longtemps annoncé, est maintenant en pleine opération. L'artillerie prussienne jette une pluie de bombes sur les forts et même sur certains quartiers de la capitale. Tous les hommes de cœur réproveront cet acte barbare froidement ordonné par Von Moltke sans en avoir au préalable donné avis aux assiégés. Ceux qui connaissent la tactique des prussiens dans tout le cours de cette guerre ne seront pas étonnés de les voir violer si ouvertement le droit des gens.

Trochu a protesté dans un langage ferme et digne. Mais eux ne sont pas hommes à se laisser régir par des lois internationales que l'enivrement du succès leur fait mépriser.

Tous les peuples ont entendu la France râler sous le talon prussien. Comment se fait-il donc qu'ils demeurent spectateurs immobiles de ce drame sanglant ? Est-ce qu'entre nations, l'instinct de l'humanité est moins fort qu'entre individus ? Eh bien ! puisqu'on ne veut pas aider la France à s'échapper du naufrage, la France se sauvera par elle-même ; ou bien, si elle doit périr, elle s'ensevelira dans un tombeau digne de sa grandeur passée

\*  
\*  
\*

Rome est devenue la capitale de l'Italie. Victor-Emmanuel y a fait son entrée triomphale, et les trompettes de la renommée ont annoncé au monde entier que la ville éternelle, la ville des Papes et des martyrs, était gouvernée par un roi excommunié.

L'arrivée du monarque italien à Rome marque la dernière étape de cette usurpation sacrilège. Ce n'est qu'un coup à l'emporte-pièce, où le *galant homme* s'est fait le moins galamment du monde manœuvrer comme un automate. Que signifiaient, en effet, ces indécisions, ces craintes et ces demi-mesures alors que le territoire pontifical était envahi sans cause légitime, contre toute règle de justice et contre le droit des gens ? Pourquoi ces promesses de protection et de générosité alors que le plus grand des vols était commis ? Pourquoi ces appels insensés à la bénédiction papale alors qu'une soldatesque misérable profanait les temples et pillait les communautés religieuses ?

A présent voici le roi d'Italie installé dans sa nouvelle capitale. Certes, il aurait renié son passé s'il n'eût employé un langage conciliant et s'il n'eût été plein de munificence dans ses promesses. En effet, il reconnaît au Pape son indépendance absolue et la légalise même. Il met à l'abri de toute molestation de la part du gouvernement les cardinaux et tout le corps ecclésiastique. Il accorde en franchise les communications télégraphiques et postales au service du Vatican. Il élimine pieusement l'ingérence de l'Etat dans la juridiction spirituelle et disciplinaire du Pontife, et abolit avec un zèle digne d'une meilleure cause le serment d'allégeance envers le roi. Toutes choses excellentes, si l'on fait abstraction de l'invalidité manifeste de la conquête.

D'ailleurs, que peut-on attendre de bon de l'usurpateur lorsque ses plus brillantes promesses reçoivent leur complète négation dans l'action immédiate ou ultérieure de ses ministres. Il ne fait qu'ajouter à tous ses crimes celui de la plus insigne mauvaise foi.

Les têtes fêlées de la démagogie et du radicalisme lui reprochent l'exercer une politique trop infatuée et de n'avoir pas cette fermeté de décision qui doit caractériser un homme d'état. Elles voient avec ombrage ce simulacre de souveraineté accordé au Souverain-Pontife. Il en sera pour ce cas-là comme pour les autres. Victor-Emmanuel se laissera déborder par les révolutionnaires, et graduellement, il convertira en lettres-mortes tous les privilèges accordés au Pape. Mais ce qu'il ne pourra jamais effacer, ce sont ces protestations solennelles qui sont expédiées de toutes les parties de la catholicité au Chef Suprême de l'Eglise.

Et s'il a déjà tremblé en mettant une main sacrilège sur la tiare pontificale, il doit trembler encore d'avantage en entendant ces cris d'indignation, qui retentissent de par le monde, partout où il y a des âmes vraiment catholiques.

\*  
\*  
\*

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où le meurtre politique soit plus fréquent qu'en Espagne. Il semble que ce pays doit passer à travers bien des tourmentes avant de jouir de cette unité et de cette harmonie qui faisait sa splendeur d'autrefois. Pour mettre fin aux discordes civiles, il faudrait que les nombreuses factions rivales qui se font la guerre depuis si longtemps, se rallieraient dans un intérêt commun autour d'un grand principe, autour d'une grande idée qui ferait oublier ou tout au moins éliminer pour un certain temps les divisions intestines.

On a imaginé une combinaison spécieusement savante, et pour faire taire les prétentions des différents candidats au trône au profit de l'ordre général, on a jeté les yeux sur un prince étranger. Le duc d'Aoste, revenant sur sa décision, s'est enfin décidé d'accepter l'offre qu'on lui faisait de régner en Espagne ; et il a été élu à une séance des Cortès par un vote de 191 contre 120.

Chacun augurait pour le mieux de cette combinaison. On pouvait espérer un avenir meilleur, et l'effervescence des partis semblait se calmer sensiblement.

En ce siècle de bouleversements sociaux et de déchirements politiques, nul ne peut dire si les bases les mieux assises ne crouleront pas brusquement et si le règne de la paix sera tant soit peu durable. Le Prince Amédée, fils de Victor-Emmanuel, n'était pas encore rendu à Madrid, pour poser sur son front la couronne des Espagnes, que déjà des groupes de révolutionnaires se promenaient dans les rues en criant : " Mort aux rois étrangers," et que le Général Prim tombait, dans un carrefour ténébreux, blessé à mort par les balles des assassins.

Ainsi s'est terminée la vie tourmentée du général espagnol. Il a laissé au monde un terrible exemple de la punition réservée à ces hommes, qui sont au milieu des hautes sphères comme des torches flamboyantes toujours prêtes à allumer des incendies. Il a subi le sort de ces factionnaires turbulents, qui disparaissent subitement de la scène, au moment où toutes les audaces et toutes les combinaisons semblaient leur avoir réussi. Il est rare qu'un châtiement éclatant ne frappe pas ces grands coupables. Et l'histoire, qui

éclaire comme un phare les écueils du passé, consigne cette leçon donnée aux perturbateurs de l'ordre.

Pauvre roi d'Espagne ! son règne s'inaugure sous de fâcheux auspices. Il avait peut-être grandement raison lorsque naguères encore, il refusait de succéder à l'ex-reine Isabelle. De nos jours, une couronne est un fardeau si dangereux et si lourd à porter que le donataire ne l'accepte qu'avec crainte et circonspection. Quelque soient les motifs qui l'aient poussé à monter sur le trône d'Espagne, il devait s'attendre à passer par des phases périlleuses. Espérons toutefois que le meurtre de Prim ne sera pas le signal d'une nouvelle anarchie. Ce serait un véritable désastre pour ce malheureux pays dans l'état d'épuisement où il se trouve.

..

On peut dire à présent que les troubles de la Rivière-Rouge sont définitivement apaisés. La mission du Lieutenant-Gouverneur Archibald a été heureusement remplie jusqu'à ce jour, en dépit des obstacles de tous genres qu'il avait à rencontrer et des susceptibilités d'un grand nombre qu'il devait ménager. Sa politique, toute de conciliation, a produit les plus heureux résultats. Grâce à lui, et grâce surtout au bon sens pratique de la population, le parti de l'ordre s'est bien gardé de donner dans les emportements de ces quelques têtes exaltées, qui ont failli mettre de nouveau la Province en pleine effervescence révolutionnaire.

L'ex-Président Riel est disparu temporairement de la scène et n'apparaît plus aux yeux de plusieurs que comme un souvenir historique. S'il a pris le parti de s'exiler en quelque sorte, c'est qu'il voulait donner aux esprits le temps de se calmer plus vite et plus sûrement. L'opinion générale est qu'il a fait preuve d'un grand patriotisme et qu'on doit lui savoir gré d'avoir contribué à obtenir une solution pacifique aux difficultés existantes en prenant ce parti de non-ingérence. Son abnégation a été parfaitement comprise ici et il est indubitable que les nombreuses sympathies qu'il s'est acquises prendront de plus profondes racines. D'ailleurs, quand le temps de reparaitre sur le théâtre de la politique sera venu, l'influence qu'il a déjà acquise continuera de subsister et il ne pourra manquer de rendre de grands services à la population de Manitoba.

Cette conduite si noble et si pacifique offrira un contraste frappant avec les actes violents et les rodomontades échevelées du Dr. Schultz. Quoiqu'il en soit, ce dernier a reçu un verdict qui lui convient et subit aujourd'hui l'humiliation d'être vaincu dans une

lutte électorale au milieu de sa propre paroisse. Si le suffrage des électeurs est le prix de la loyauté, il faut avouer que ses co-paroissiens, en le faisant supplanter par M. Donald A. Smith, ont dû narguer cruellement ce prétendu martyr de la loyauté; ce même héros auquel les anglais de Montréal et de Toronto ont prodigué si complaisamment, l'an dernier, au nom de l'honneur britannique, l'or, les services d'argenterie et les ovations.

Constatons les résultats du recensement à Manitoba :

Métis français.....	5,757
Métis anglais.....	4,083
Blancs.....	1,565
Sauvages..	558
	11,963

Voilà une Province dont la population ne chiffre pas énormément, mais nous devons noter avec plaisir que l'élément français y possède une majorité importante. Il saura en imposer pour la conservation de ses privilèges les plus chers et pour la défense de ses droits les plus sacrés. Si la justice de sa cause ne pèse pas suffisamment dans la balance, il saura se faire donner raison par le prestige de sa force. Et s'il lui faut lutter contre le fanatisme comme nous avons lutté contre l'oligarchie, il franchira, comme nous l'avons fait, ces phases dangereuses qui marquent la naissance d'un peuple.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

---

## ANNUAIRE DE LA "REVUE CANADIENNE."

---

Avec cette livraison commence le huitième volume de la *Revue Canadienne*. Grâce au concours actif de ses nombreux et distingués collaborateurs, les directeurs ont pu s'associer au mouvement littéraire que l'on remarque plus que jamais dans notre pays et ajouter un autre tome de littérature canadienne à notre bibliothèque nationale. Comptant sur cette même coopération, sur les sympathies du public éclairé, qui se traduisent par un encouragement croissant, les membres de la direction n'hésitent pas à se mettre de nouveau à l'œuvre et à faire des sacrifices de temps considérables pour maintenir la *Revue* au niveau qu'elle a atteint, ou plutôt lui imprimer un nouvel élan intellectuel, si cela est possible.

Ce recueil a porté depuis quelques années un intérêt tout spécial à l'étude de l'histoire du Canada et il renfermera encore cette année plusieurs travaux, qui feront ressortir plusieurs figures historiques peu connues ou certains faits et épisodes intéressants de nos annales. La direction comprend l'importance de faire connaître l'histoire de notre pays, si admirable et fertile en enseignements, et elle fera ses plus grands efforts pour bien remplir cette partie de son programme. Elle a déjà publié plusieurs manuscrits historiques, qui ont été exhumés de l'oubli où ils avaient été relegués, et ils peuvent aujourd'hui être lus et consultés avec profit. Les amateurs apprendront sans doute avec plaisir que d'autres documents également précieux seront encadrés dans nos pages.

La *Revue* entame la nouvelle année sous les meilleurs auspices. Ses cartons sont amplement munis d'études philosophiques, historiques, littéraires et d'économie politique ; de récits de voyage et d'effusions poétiques. Aussi, chaque livraison remplira, nous l'espérons, toutes les conditions de variété voulues, en se faisant l'écho du poète latin, qui conseillait de mêler : *utile dulci*.



Les directeurs, qui apprécient hautement le précieux aide de leurs collaborateurs, regrettent profondément que la tombe se soit fermée sur la vie de d'eux d'entre eux. Il y a plusieurs mois, M. Charles Leclère disait adieu à tout ce que l'avenir lui promettait de brillant, dans la fleur de l'âge et le plein épanouissement de son intelligence. Il était doué d'une fort riche imagination et il a semé plus d'un émouvant feuilleton et plus d'une jolie bluette, dans les colonnes de journaux. Ses titres de souvenir aux lecteurs de la *Revue*, sont deux fantaisies littéraires : le *Curé de Campagne* et *Souvenir de Jeunesse*.

Le 14 de janvier courant, la *Revue* a fait une perte non moins sensible dans la personne de l'estimé M. Auguste Michel, géologiste et écrivain remarquable. Notre regretté collaborateur s'était cassé une jambe il y a un an, il était depuis devenu



invalide et cet accident a causé la maladie qui l'a emporté, au grand regret d'un nombreux cercle d'amis.

M. Michel était né en 1814 à Londres d'une famille légitimiste, qui rentra en France lors de la Restauration. Il fut admis de bonne heure à l'école de St. Cyr, et il fit les deux campagnes d'Espagne et d'Afrique, comme aide-de-camp du général commandant la brigade française, en compagnie des généraux remarquables qui ont figuré dernièrement sur la scène, Bazaine, Changarnier, Paladine et autres.

M. Michel parcourut ensuite l'Amérique du Sud, pour mettre à profit les profondes études minéralogiques, qui ont toujours eu de l'attrait pour lui. Il vint en Canada en 1865 et la commission géologique sut l'attacher à son personnel. Sir W. E. Logan et M. Sterry Hunt ont plus d'une fois rendu justice à ses connaissances étendues.

M. Michel a beaucoup écrit sur les mines du Canada et l'*Ordre* a inséré plusieurs de ses travaux. En mai 1867, il publia dans cette *Revue* une fort remarquable étude sur la Colombie Britannique et ses mines d'or, qui fut signalée par plusieurs des organes importants de la presse. Il devait même entreprendre une série d'écrits sur les mines d'or de ce pays, dont il connaissait parfaitement les gisements comme l'exploitation ; ces travaux pleins d'utilité qu'il destinait à nos pages, ne verront pas malheureusement le jour. La main qui devait les tracer est aujourd'hui froide et inanimée !

M. Michel a commencé à publier des notes de ses voyages dans l'Amérique du Sud, et il ne nous sera peut-être pas possible de continuer ce travail. L'auteur y faisait preuve des véritables qualités du narrateur, d'un style fort poétique, d'une imagination vive et d'un grand talent d'observation.

M. Michel nous promettait bien d'autres récits de ses courses dans la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, il espérait encore pouvoir fournir une large part de collaboration à ce recueil, quand la mort est venu anéantir brusquement ses espérances et nous ravir cette belle intelligence, ce parfait gentilhomme, ce cœur droit et généreux dont la perte est l'objet de vifs regrets.

..

Il y a eu quelques changements dans la direction de la *Revue*. Plusieurs messieurs, qui ne pouvaient s'occuper activement, pour diverses causes, de cette publication, forment partie de la classe des directeurs honoraires qui a été récemment créée. Mais nous savons que tous ont à cœur le succès de notre œuvre, et leurs sympathies nous restent acquises.

Le comité de direction se compose actuellement des messieurs suivants : M.M. E. Lef. de Bellefeuille, président ; L. W. Tessier, Vice-Président ; Joseph Tassé, Gérant ; Eustache Prud'homme, assistant-gérant, P. Letondal, A. Desjardins et B. A. T. de Montigny.

Pour la direction,

JOSEPH TASSÉ.